BnF Gallica

Giselle ; [suivi de] Les fées / Georges de Peyrebrune ; avec un dessin de H. Laurent-Desrousseaux ; gravé par Prunaire

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Peyrebrune, Georges de (1841-1917). Auteur du texte. Giselle ; [suivi de] Les fées / Georges de Peyrebrune ; avec un dessin de H. Laurent-Desrousseaux ; gravé par Prunaire. 1892.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

GISELLE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IL A ÉTÉ TIRÉ

Vingt exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Paris. — Imp. F. Imbert, 7, rue des Canettes.

..... les gestes raides dans la comique précaution de ne point verser le verre plein de lait qu'il portait devant lui, d'un bras tendu.

(*V. page 11.*)

LA NOUVELLE COLLECTION

GEORGES DE PEYREBRUNE

GISELLE

AVEC UN DESSIN DE H. LAURENT-DESROUSSEAUX

GRAVÉ PAR PRUNAIRE

PARIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1892

Tous droits réservés.

GISELLE

A Madame Marie de Daillens.

I

Par ce dimanche de juin, toute une fourmilière de promeneurs échappés aux rues marchandes et industrielles de Paris, grouillait au long de la Seine, entre Suresnes et Saint-Cloud, vers le soir. Les bateaux se vidaient à chacune de ces deux escales, laissant fuir une troupe bigarrée, d'aspect vulgaire et joyeux, qui, tout de suite, s'éparpillait,

cherchant l'ombre. Les chapeaux des femmes, aux brides dénouées, flottantes, promenaient des bouquets rutilants ; les hommes arrachaient leurs vestes et s'irradiaient dans la raide blancheur des chemises dévoilées. De pâles fillettes marchaient d'un air précieux dans leur toilette dominicale, fières de leurs rubans frais et de leur ceinture exiguë.

Le couchant qui se teignait d'une pourpre glorieuse servait de fond à ce tableau spécial des environs de Paris, en été, un dimanche soir.

Des familles s'installaient sur le talus de la rive, prenant un plaisir doux à regarder clapoter la Seine à leurs pieds. Les hommes s'accotaient, le dos dans l'herbe, la tête posée sur un mouchoir étalé ;

et les femmes somnolaient les genoux relevés et pris à deux mains ; mais les enfants se divertissaient à marcher sur la pente gazonnée pour s'entendre crier : « Prends donc garde, tu vas glisser dans l'eau. »

Ces demoiselles, dont les rêves du comptoir et de l'atelier honnête aboutissaient à ces promenades chastes, dans le plein air et la cueillette des fleurs parmi les herbes roussies, s'en allaient un peu loin, demi-courbées, les doigts chercheurs, ramenant une tige aussitôt jointe à celles de la gerbe déjà glanée. Et ce mouvement gracieux animait le tableau d'une jolie note bucolique.

Denise Morissot, plus rêveuse que les autres, se courbait plus rarement, et son

bouquet, tout petit, pendait distraitement au bout de ses doigts, tandis qu'elle allait, s'éloignant des groupes, paraissant fuir le bruit des voix dérangeuses de sa vague songerie. Elle regardait obstinément le couchant qui lui mettait des rougeurs aux joues et des incendies aux yeux, comme dans des vitres claires. Sa chevelure blonde flambait sous l'auvent du mignon chapeau couronné de muguets et d'herbes tombantes. Sa taille menue la coupait en deux, en un corselet de guêpe, à l'issue des hanches dont la courbe ondulait d'un mouvement rythmique.

Denise marchait, un peu grave, comme il convient à ces êtres sans pensée, inconscients des décors qu'ils animent, des fatalités qu'ils foulent et réveillent

sous leurs pas. Quelque chose, cependant, qui ressemblait à des aspirations indéfinies, soulevait doucement la poitrine de Denise alanguie.

Elle regarda les fleurettes tassées dans sa main un peu nerveuse et fit une moue : étaient-elles assez bêtes, ces petites marguerites demi-fermées, sans couleur, sans parfum ! Quel plaisir à les tenir ainsi, dans la tiédeur de la paume, bien serrées comme des choses que l'on aime !... D'un geste, la jeune fille lança dans l'eau le bouquet sans lien qui s'éparpilla, culbuta et s'engloutit, filant au cours de l'eau rapide.

Soudain Denise s'arrêta épeurée : l'herbe bougeait devant elle à quelques pas. Elle regardait, de ses yeux élargis,

immobile, dans un rejet de tout son corps.

Mais ce qui se mouvait à ses pieds vagit ; l'indistincte voix d'un petit être en souffrance, une enfantine plainte, affaiblie, mourante. L'instinct des femmes les jette en avant en pareil cas. Denise, sans plus d'effroi, mais, au contraire, héroïque de pitié, se précipita les genoux ployés, les mains tendues, vers ce coin d'herbes remuées, puis fit un cri étouffé.

C'était une portée de petits chiens nés depuis trois ou quatre jours à peine, et que l'on avait jetés là, cruellement. Sans doute, on les croyait tombés à la Seine. Mais le paquet, lourd, s'était arrêté en chemin. Et plusieurs étaient morts, tués

sur le coup ; d'autres se mouvaient encore dans un demi-tressaillement d'agonie ; mais l'un d'eux, tombé par-dessus les autres, amorti par eux dans sa chute, et bien vivant, geignait, remuant en l'air sa petite tête d'aveugle, humant, cherchant la maternelle mamelle. Il était rond comme une balle de laine blanche, déjà frisotté, le museau drôle avec ses yeux clos, tout plein de courage et d'entêtement à vivre. Déjà aussi, il luttait, se démenait, appelait à l'aide.

Et Denise hâtivement le ramassa, l'enferma dans ses deux mains, l'enveloppa d'une caresse tendre tout de suite comprise par le petit être qui s'apaisa ; mais il furetait à travers les doigts dégantés, tout à son idée et à sa faim de nourrisson.

Alors Denise s'inquiéta ; même une angoisse lui vint : où prendre du lait maintenant pour ce petit affamé ?

C'est qu'il lui en fallait, et tout de suite ; si fragile, il ne vivrait pas longtemps privé de nourriture. Oh ! l'entendre ainsi crier la faim, c'était horrible ! Denise allait pleurer. Cependant l'ardeur de ce sauvetage l'enhardit d'une vaillance inconnue. Elle se redressa, regarda autour d'elle ; là-bas, au long de la berge, des cabarets envahis par la foule ; plus près, mais dans l'enfoncement des terres, quelques maisonnettes rustiques. Là peut-être...

Bravement elle gravit le talus.

La montée était raide. Très occupée à tenir dans sa robe soulevée le petit qui se

blottissait, tranquille maintenant, elle s'accrochait d'une main aux herbes, et ne vit point venir devers elle un beau jeune homme qui, lui, la regardait. Même, il courut, la devinant embarrassée, et l'aida à sauter sur le chemin.

— Merci, murmura Denise, si préoccupée qu'elle ne leva point les yeux sur ce passant. Tout de même elle ajouta :

— Pourriez-vous me dire si je trouverais du lait dans une de ces maisonnettes là-bas ?

— Du lait? répéta le jeune homme, curieux de savoir ce que cette belle fille tenait si précieusement roulé dans un coin de sa robe.

Mais elle écarta doucement l'étoffe, et lui montrant le nouveau-né :

— C'est pour ce petit chien que je viens de ramasser là. Il y avait peut-être longtemps qu'on l'avait jeté et il a très faim ; voyez, il n'attendrait pas que nous soyons rentrés à Paris. Oh ! je voudrais tant le sauver !..

— Attendez-moi, cria le jeune homme en prenant sa course.

Et Denise, confiante, s'assit pour attendre, les pieds pendant sur le talus, bien installée dans sa robe épandue, son chapeau tombé dans le dos, ses cheveux blonds, légers, doucement soulevés comme une vapeur d'or tout autour de sa tête ronde et très éclatante, avec sa pâleur de fille élevée dans l'étroit magasin d'une petite rue sans soleil, sous la splendeur croissante d'un couchant aux gran-

des ombres violettes. Doucement, elle berçait, remuant ses bras croisés en une courbe maternelle, très heureuse maintenant, les yeux pleins de rêves enfantins et graves.

Par instants, elle tournait la tête, pressée de le voir revenir, ce passant pitoyable. Assez vite il revint, à longues enjambées rythmées, les gestes raides dans la comique précaution de ne point verser le verre plein de lait qu'il portait devant lui, d'un bras tendu.

— Voilà, dit-il, un peu essoufflé, s'agenouillant sur le bord de la robe de Denise.

Et puis, tous les deux interdits, ils se regardèrent avec le même sourire : comment faire boire un petit chien ? On

essaya d'approcher le verre du petit museau impatient ; la bestiole gigota, se débattit, refusa de boire, et toujours elle cherchait la main de Denise, barbotant dans sa paume, trompée par la douceur de cette chair tendre et tiède. A la fin, la jeune fille, ingénieuse par instinct, s'avisa d'une tromperie : elle plongea le fin bout de son doigt dans le verre, et l'offrit, avec sa goutte de lait, à la petite bouche affamée qui s'ouvrit alors, engloutit sa pâture ; et le nourrisson ne cessa de boire à ce biberon improvisé que lorsque, bien repu, il s'endormit.

— Le voilà sauvé, murmura le jeune homme, qui avait paru s'intéresser vivement à cette opération, ne perdant pas de vue un seul des gestes mignons de

cette blonde décoiffée, si pâle et si tendre.

— Grâce à vous, monsieur, répondit-elle reconnaissante, levant sur lui ses clairs yeux bleus, larges, cernés de la virgule bistrée des tempéraments languides.

Il arrêta et retint un moment ce regard par la curiosité sympathique du sien ; alors Denise pensa qu'il était charmant cet inconnu et d'une physionomie inoubliable. Tout jeune d'ailleurs, mince, élégant, très bien vêtu, la barbe brune coupée en fine pointe sous la moustache à peine poussée, et des mains extraordinaires de petitesse et de blancheur. Il ne parut pas désagréable à Denise d'avoir eu l'occasion de voir de près ce jeune homme si bien fait, de

frôler ces mains merveilleuses et d'entendre cette voix, naturellement rude, prendre par instants des inflexions adoucies d'une tendresse qui remuait le cœur.

Le petit chien trouvé, qui avait amené cette rencontre, lui devint tout à coup infiniment cher, et elle sentit lui venir pour lui un attachement d'une vivacité extrême. Bien sûr, elle le garderait, l'élèverait, l'adorerait, ce mignon. Et elle prit pour le dire des façons naïves et embarrassées qui les troublèrent tous les deux. Lui, pour demeurer près d'elle, s'empara du baby qu'elle venait d'emmaillotter dans son mouchoir et feignit de découvrir sa race. C'était une griffonne, ma foi, quelque peu mâtinée de caniche, mais qui deviendrait superbe

quand elle aurait poussé toute sa toison soyeuse ou ruchée comme une peau d'astrakan.

Il était là, les genoux dans la robe claire, frôlant la belle fille radieuse, et tous les deux se passant le petit paquet laineux avec un ravissement de ce jeu qui vaguement évoquait entre eux, comme pour des enfants qui jouent à la poupée, l'image d'une parenté plus réelle, le dorlotement partagé d'un baby plus sérieux.

Et tout à coup cette parole naïve vint s'épanouir comme un lis sur les lèvres de la jeune fille :

— Comment l'appellerons-nous ?

Ils cherchèrent, récitant des noms aussitôt rejetés, rien ne paraissant assez beau pour dénommer cette griffonne.

Enfin il dit :

— Autrefois, quand j'étais enfant, j'aimais beaucoup une vieille épagneule qui m'avait vu naître et que l'on appelait : Giselle !...

— Giselle !.. Giselle !.. s'écria Denise enthousiasmée. Oh ! comme c'est joli... C'est celui-là que je cherchais. La voici baptisée... Giselle !...

— Il me semble que je suis un peu son parrain, murmura le jeune homme avec une douceur de voix singulière.

— Et moi la marraine, répondit-elle tout bas.

Ils se regardèrent furtivement, et puis ils rougirent beaucoup, car la même pensée leur était venue qu'ils ne se connaissaient pas tout à l'heure et se trouvaient

maintenant comme idéalement unis. Elle rabaissa les yeux sur la griffonne emmaillottée et couchée dans ses bras, et par contenance remua lentement les épaules dans un bercement tout plein de précoce science maternelle ; tandis que lui regardait un peu en l'air, comme s'il trouvait au ciel une solennité significative, quelque chose de fatal dans le décor où s'encadrait pour lui cette idylle imprévue.

Mais ils furent tirés l'un et l'autre de leur embarras exquis par une rumeur et des cris rapprochés pleins d'angoisse. Des voix affolées criaient : Denise ! Denise !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille dans une secousse de réveil qui la fit se

dresser blêmissante, c'est mon père, ma mère !

Elle les avait si candidement oubliés depuis une demi-heure, M. et Mme Morissot, étalés sur l'herbe en aval du pont, avec leurs voisins les Choquard et leur bête de fils, et les grandes fillettes picorant des fleurs au pied du talus ! Elle avait marché, marché, et les autres, loin derrière, ne la voyant point revenir, devaient l'avoir cru perdue, noyée peut-être. Ce qu'elle en allait entendre des gronderies, sans compter que les taloches pleuvaient encore parfois sur la jeune fille, en dépit de ses dix-sept ans. On gifle aisément dans les familles honnêtes des petits boutiquiers : cela fait partie des traditions d'honneur.

Une fille bien giflée passe pour avoir reçu une éducation sévère, mais soignée.

Denise frissonnante, étranglée de peur, n'osait bouger ni répondre, et les cris se rapprochaient.

Mme Morissot avait pris par le chemin d'en haut, M. Morissot explorait le bas; les Choquart émaillaient le talus en tous sens. Mais bientôt chacun aperçut Denise debout, immobile, les bras croisés, auprès d'un beau jeune homme attentif, et toute la troupe, dans une stupeur, se rallia vers eux.

— Que fais-tu là?.. cria la mère essoufflée.

— Avec un homme?... acheva M. Morissot, escaladant le chemin d'un bond furieux et courant sur Denise, la main

levée; mais il trouva devant lui le beau jeune homme calme, qui d'un revers de bras, l'arrêta.

— Doucement, monsieur, dit-il, très ému, mais d'un ton distingué qui impressionna l'assistance.

— Répondras-tu? continua Morissot, se contentant néanmoins de menacer Denise derrière le corps de son défenseur.

— Mais, papa, c'est bien simple, balbutia la jeune fille dont la voix tremblotante annonçait les larmes prochaines, en cherchant des fleurs, j'ai trouvé...

— Monsieur, n'est-ce pas ? interrompit le bonhomme avec un ricanement qui voulait être impoli.

— Non, papa, un chien.

— Quel chien? es-tu folle?

— Non, papa, regarde...

Et, délicatement, elle écarta le mouchoir qui cachait le museau de Giselle endormie.

— Qu'est-ce que c'est ça? Veux-tu bien jeter cette horreur à la Seine... prononça Morissot, indigné.

Denise fit un cri et se détourna, prête à fuir, prête à tout pour sauver les jours menacés de Giselle, mais le jeune homme l'apaisa d'un geste; puis il dit :

— Rassurez-vous, mademoiselle, si monsieur votre père s'oppose à ce que vous emportiez cette petite bête que votre bon cœur vous a fait recueillir, c'est moi qui m'en chargerai, et je vous jure qu'elle recevra tous les soins que vous pourriez lui donner vous même.

Denise, un peu calmée, le remercia d'un regard timide, d'un sourire qui tremblait. Cependant elle serrait bien fort sur son cœur ce trésor qui lui était devenu si cher et son geste suppliait.

Mais le père sans pitié déjà ouvrait la bouche pour ordonner l'abandon immédiat de Giselle, lorsqu'il surprit un signe que sa femme lui adressait à l'abri du chapeau ballottant sur les épaules de Denise, et il s'arrêta, pris d'une toux subite. Alors, Mme Morissot s'avança, doucereuse, la voix emmiellée :

— Mon Dieu ! si tu voulais, Jules, nous emporterions ce petit chien, puisque cela paraît faire tant de plaisir à notre chère enfant ! Eh bien ! si cela t'ennuie, d'ici quelques jours, nous le donnerons,

voilà tout, c'est-à-dire nous le rendrons à monsieur... monsieur ?

— Parfaitement, interrompit le jeune homme avec un empressement joyeux, et je vous remercie, madame, de cette bonne pensée. Puisque vous voulez bien me le permettre, j'irai m'informer prochainement de votre décision. Voici mon nom.

Il tendit sa carte à M. Morissot, mais ce fut madame qui la happa au passage, et elle rougit d'orgueil en lisant : « Maurice de Reyno, attaché au ministère des finances. »

Alors d'un ton digne, elle se tourna vers son mari :

— Jules, donne ta carte à M. de Reyno.

Le bonhomme se fouilla avec de grands gestes, très impressionné par l'atti-

tude de sa femme et ses airs solennels.

— Voilà, fit-il, passant au jeune homme, qui eut le bon goût de ne point le regarder, un carton épais, très chargé de ces indications précieuses : « Au Ciseau d'or. Jules Morissot, mercerie et ruban, perles, fleurs, etc., rue des Nonnains-d'Hyères, 208. »

— Est-tu contente, mignonne? dit Mme Morissot à Denise, en la recoiffant d'un mouvement de coquetterie maternelle.

— Oui, maman, balbutia la fillette interdite et qui demeurait béante, dans un étonnement naïf.

Elle attendait des gifles et on la caressait.

Puis, se tournant vers le groupe, Mme

Morissot déclama, la voix attendrie :

— Elle a un cœur d'or, cette enfant-là, un cœur d'or ! Au revoir, monsieur de Reyno.

— Madame, mademoiselle...Au revoir, Giselle, dit gentiment le jeune homme feignant de se pencher sur le petit chien, mais se rapprochant de Denise pour lui murmurer à l'oreille :

— Denise... à bientôt.

Elle rougit violemment ; alors sa mère, très-vite, la poussa devant elle, afin de dérober cette rougeur révélatrice aux regards malveillants des Choquard accourus.

Et l'on se sépara. Maurice, arrêté, regardait s'éloigner Denise, qui, sournoisement, une ou deux fois se retourna ;

les Morissot rejoignaient le bateau, le père et la mère, le bras sous le bras, se parlant de très près avec une animation bavarde et joyeuse.

Cependant Giselle, dont la courte existence avait été deux fois déjà menacée d'une fin tragique, ne se doutait point du rôle pour lequel la destinée l'obligeait à vivre ; et, très tranquille, elle dormait sur le cœur de l'enfant où palpitait l'éveil des premières tendresses.

II

Mme Morissot avait le coup d'œil sûr. L'habitude de jauger le client avant de lui faire un prix sur la marchandise lui avait donné la perspicacité, le rapide regard d'aigle des grands observateurs. En un clin d'œil, elle évaluait les gens; avant que l'acheteur n'eût ouvert la bouche, elle savait ce qu'il allait demander et le prix qu'il y voulait mettre. Toute sa science alors s'exerçait à lui faire mettre un peu plus. Elle utilisait également ces

dons dans les relations ordinaires de la vie.

C'est pourquoi Giselle ne fut pas arrachée aux bras de Denise. Mme Morissot avait subitement pénétré la situation et non moins subitement résolu d'en tirer parti. L'orgueil de ses facultés et de ses hautes vertus la poussait vers un autre orgueil, celui de prouver qu'elle était encore au-dessus de sa condition par ses goûts, ses aspirations mondaines. A l'encontre de M. Morissot, qui ne considérait d'autre perspective pour le bonheur de sa fille que de la marier, comme l'avait été sa mère, avec la boutique pour dot, au premier commis devenant son successeur, Mme Morissot rêvait d'introduire dans cette longue suite d'honnêtes aïeux

marchands un certain levain de bourgeoisie franche par l'union de Denise avec un bureaucrate de qualité, voire même quelque autre fonctionnaire de moindre importance.

Avec son flair elle avait tout de suite reconnu dans le jeune homme rencontré auprès de sa fille un fils de cette caste supérieure à laquelle elle aspirait de s'unir.

De plus, à des indices flagrants, elle l'avait deviné subitement épris. Et, en cela encore, Mme Morissot ne s'était point trompée. Son mari, qui avait profité dès longtemps de sa sagacité, ne s'étonna point et, comme à l'ordinaire, il opina pour toutes ses volontés, accepta ses projets, entra dans ses cabales, en-

core qu'il fût contrarié à part lui de cette perturbation apportée dans la transmission régulière depuis tant d'années de la boutique : « Au Ciseau d'or. »

Justement l'on venait de prendre pour premier commis Paul Choquard, le fils des voisins Choquard qui vendaient des joncs et de la vanerie en gros à l'enseigne de « La Corbeille de Marie ». Et cela n'avait pas été convenu sans intention de part et et d'autre.

Mais il y avait ce « de Reyno » qui expliquait bien des témérités et excusait bien des audaces. Qui oserait se plaindre alors que l'on annoncerait le mariage de Denise avec M. de Reyno ? Car ils en étaient là, déjà, les deux petits marchands de la rue des Nonnains-d'Hyères, lors-

qu'ils quittèrent le bateau-mouche au pont de la Tournelle pour s'en aller retrouver, tout droit en face, leur étroite petite rue noire où ils s'enfoncèrent dans le sillage clair de la robe de Denise qui marchait devant eux, silencieuse.

Giselle, en raison de son rôle providentiel, fut traitée avec les égards qui lui étaient dus. On laissa Denise, affolée de tendresse, l'installer à son gré, près d'elle, dans sa chambre.

Toutefois, docile à remplir son rôle, M. Morissot feignit de ne consentir à cet élevage qu'à titre d'essai, tandis que Mme Morissot affectait de plaider pour une adoption complète. De sorte que la jeune fille demeurait dans une incertitude qui lui donnait toutes les ardeurs

et tous les tourments d'une passion menacée.

Giselle cependant, fort vite accoutumée à son biberon et à sa nourrice, résignée à son nouveau genre de vie, s'abandonnait en des poses enfantiles d'une ressemblance étrange avec celles d'un petit être humain. On la trouva très vite « extraordinaire », comme il arrive toujours alors qu'on étudie sur un de ces êtres inférieurs les effets de l'éducation.

Elle inspira même un intérêt superstitieux qui fut absolument partagé par M. Maurice de Reyno, lorsqu'il se présenta, quarante-huit heures plus tard, à la boutique du Ciseau-d'or, sous le prétexte de prendre des nouvelles de Giselle, mais en réalité pour revoir Denise, ainsi

que chacun en demeura convaincu. Madame Morissot ne s'était pas trompée d'un quart d'heure en prédisant cette première visite.

Aussi la mise en scène était-elle au point lorsque la porte vitrée, doucement poussée par une main émue, donna passage au beau jeune homme attendu. L'intérieur du magasin parut encombré de marchandises, les commis et les deux patrons couraient affairés, et Denise, en jolie robe de toile bleue, coiffée à miracle, assise à la caisse derrière un bouquet de roses, alignait des chiffres d'un air rêveur, le front soutenu dans sa main exsangue poudrée de taches rousses.

Giselle dormait dans l'arrière-boutique aménagée en forme de petit salon tendu

de cretonne avec des rideaux-portières qui l'isolaient du public. Ce fut dans ce réduit qu'on reçut Maurice. Et même on l'y abandonna quelques instants dans la compagnie de Denise, en invoquant la clientèle absorbante qui affluait. Demeurés seuls, les jeunes gens parlèrent bas de choses insignifiantes, mais si troublés que leurs paroles vagues n'avaient de sens que pour eux, et si heureux de se revoir que leurs regards, sans cesse tournés l'un vers l'autre, mais aussitôt détournés, se retrouvaient encore dans une avidité naïve de cette mutuelle contemplation.

Maurice voulut savoir quelle était au juste cette fillette ainsi rencontrée, dont la beauté le captivait.

Il l'interrogea, et Denise eut une joie à lui parler d'elle. Son cœur très tendre avait besoin d'épanchement, et jamais encore il n'avait trouvé si douce occasion de s'épancher.

Elle raconta ses années de pension à Neuilly, les promenades dans le parc les jours de semaine, quand il n'y avait personne ; les petits oiseaux tombés du nid, que l'on cachait dans son pupitre et qui faisaient « piou, piou », pendant l'étude, les retenues que cela lui avait valu et puis, enfin, la rentrée définitive au logis.

Cette morne existence derrière une caisse où il faut tout le jour prendre et rendre de la monnaie, avec une mine souriante.

— C'est quelquefois bien ennuyeux

de vivre, disait indolemment Denise.

Et lui, la voyant si pâle, étiolée dans cette cave, sentait son cœur se serrer de pitié.

— Mais vous, disait-elle, vous vivez au grand air, sans doute?

Elle pensait cela à le voir si vivace, le sang aux joues, les lèvres pourpres.

— Presque, répondit-il, sauf les heures de bureau, qui sont courtes. Et encore, on se promène, disait-il en riant. Mais je rentre tous les soirs à Saint-Germain, près de ma grand'mère, toute ma famille maintenant. La bonne femme est un peu boiteuse; elle ne sort guère de son parc, où elle trottine sur des béquilles. Elle ne peut pas vivre à Paris : l'air et les promenades lui man-

queraient. Alors je vis près d'elle.

Mme Morissot, très convenable, allait et venait pour ne pas les laisser « seuls », feignant de croire, lorsqu'elle se rapprochait, que l'on causait toujours de Giselle.

— Certainement, disait-elle, cette petite bête serait infiniment mieux à Saint-Germain, dans un jardin où elle pourrait courir; tandis qu'ici, dès qu'elle circulera par la maison, M. Morissot jettera des cris, et alors...

— Oh! maman! protestait Denise.

— Enfin, on verra, on verra...

— Oui, on verra, je reviendrai, disait avec empressement Maurice.

Et, en effet, il revint : il revint même souvent; et bientôt tous les jours, lors-

que Giselle, ayant ouvert les yeux, de jolis petits yeux noirs, brillants, malins, voulut se permettre de trotter sur ses lourdes petites pattes velues qu'elle levait très haut d'un grand effort comique. Elle roulait comme une boule, jappait, jasait, follement gaie. Alors M. Morissot fronçait le sourcil d'un air terrible ; Denise, tremblante, ramassait Giselle, la cachait, et, le lendemain, elle racontait bien vite à Maurice les mauvaises dispositions de « papa ». Cela les faisait trembler tous les deux, car, Giselle partie, quelle raison pour Maurice de revenir.

Au bout d'un mois, le petit chien trouvé, très affiné par tant de gâteries, manifestait déjà un caractère passablement absolu : il avait ses sympathies, ses

goûts, ses caprices, enfin une personnalité accusée par un commencement d'intelligence remarquable.

— Ce chien a de la race, disait Maurice. Certainement il est de bonne famille. Madame sa mère a dû être élevée sur les genoux des marquises. Quant à son père, je soupçonne quelque galant de contrebande, peut-être, de son métier, gardien de bergerie ; il lui a légué une crânerie d'allures, un flair, un besoin d'activité, d'emploi de ses forces dont le développement produira, je crois, des effets inattendus. Vous verrez.

En attendant, ce que l'on voyait, c'était l'antipathie de Giselle pour M. Morissot et surtout pour son commis, Paul Choquard ; de ses premières dents elle avait

essayé de mordre celui-ci. Indifférente pour madame, dédaigneuse avec le public, elle n'avait d'amour que pour Denise et pour Maurice. Mais cette dernière passion touchait à la frénésie : elle se serait jetée d'une chaise en bas au risque d'en mourir, pour courir vers lui, dès qu'elle l'entendait.

— Hein ? Quel instinct, disait Maurice à Denise ; comme elle devine bien !...

Car maintenant, sans se l'être jamais avoué, ils savaient qu'ils s'aimaient éperdument et le mot seul, redoutable à prononcer, manquait encore à leurs confidences ; mais il n'est pas indispensable : lorsqu'on l'entend, même pour la première fois, il n'a déjà plus rien à vous apprendre.

Aussi Mme Morissot eut beau tendre l'oreille, tourner et retourner autour d'eux, elle en fut pour ses frais de surveillance.

— Il ne se trahit pas encore, disait-elle chaque soir à son mari ; mais cela vient, encore un jour, et...

— Et cela ne viendra pas, répondait le mari maussade. Il se moque de nous, il courtise Denise à notre barbe, s'en fait aimer et la plantera là lorsqu'il verra que la petite est sage et bien gardée. Et ce que l'on clabaudera dans le quartier ! Voilà déjà Paul qui prend des airs maintenant, quand je lui demande un carton de rubans, ou le prie d'auner une pièce de dentelle. Il ronchonne, il fait des allusions... Et si Denise est lâchée, la trou-

vant compromise, il n'en voudra plus. Vois-tu, bobonne, le mieux était de rester entre nous, sans chercher à marier notre fille au-dessus de son rang.

Et d'ailleurs, si cela arrive, elle n'en sera pas plus heureuse et nous en serons plus malheureux...

— Egoïste !... se récriait Mme Morissot d'un air d'héroïsme qui voilait son intérêt personnel. Vous autres hommes, vous vous imaginez que c'est le bonheur pour nous de demeurer toute notre vie attachées à une caisse, dans une boutique étroite et basse où l'on étouffe, où l'on perd ses couleurs et son bel âge avant le temps ! Déjà je n'étais pas si fraîche, moi quand je t'ai épousé, et ma fille est blan-

che comme un cierge ; elle tousse, elle languit.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là, bobonne ?

— Je ne chante pas, malhonnête !

D'ailleurs il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de faire comme tout le monde, de monter...

— Où ça ! dit le père Morissot, ébahi.

— A l'échelle sociale, prononça d'un ton inspiré Mme Morissot grandie d'un pouce. Ne remarques-tu pas autour de nous que, plus que jamais, les rangs se déplacent? La bourgeoisie file dans la noblesse, l'ouvrier gagne la bourgeoisie, le paysan se fait ouvrier... c'est un mouvement progressif dû aux seules grandes forces de ce monde : l'argent et...

— Mais nous n'avons pas tant d'argent que cela, grommela le père Morissot...

— Tu ne me laisses pas achever : je dis l'argent et l'intelligence. Or, il est évident que si nous étions millionnaires, rien ne nous serait plus facile que de payer à notre fille un mari titré, cela se voit tous les jours. Nous ne le sommes pas.....

— Oh ! non !...

— Tu es insupportable avec tes interruptions... Je le sais aussi bien que toi, peut-être ! C'est donc à l'intelligence d'y suppléer ! Denise est jolie, très jolie même...

— Tu me flattes.

— Ne te gobe pas : ce n'est pas à toi qu'elle ressemble. Elle a de la distinction. Elle est bien élevée...

— C'est une justice à te rendre : tu l'as assez souvent giflée pour qu'elle n'ait rien à te reprocher un jour.

— Je l'espère. Donc je dis que, le hasard nous ayant mis sous la main un parti inespéré pour elle, nous aurions été sots, coupables même, de ne pas essayer de le prendre par tous les moyens... honnêtes s'entend...

— Parbleu !

— Et c'est fait

— Oh ! c'est fait !

— Tu doutes ?

— Un peu

— Eh bien ! tu vas voir.

— Quoi ? s'écria le père interloqué.

— Pas plus tard que demain, Maurice de Reyno nous demandera la main de Denise.

— Ah bah !... Il te l'a dit?

— Il ne le sait pas lui-même, le pauvre garçon. Mais demain je te dicterai ta leçon et tu en verras les conséquences.

Le lendemain, comme Maurice entrait il trouva Denise tout en larmes. Sa désolation était si complète qu'elle ne s'était même pas habillée et n'avait pas paru au magasin.

En peignoir blanc très simple, mais joliment trouvé pour une scène capitale, les cheveux défaits tombant en nattes dorées sur ses frêles épaules, pâle, les lèvres rouges et gonflées, les yeux brillants sous les pleurs ininterrompus, elle était accoudée à une table de l'arrière-boutique, Giselle dans ses bras demi-nus. Et elle lui parlait, la baisait, la caressait avec

de gros soupirs et des sanglots d'enfant très malheureuse.

— Qu'avez-vous? s'écria Maurice bouleversé.

Il était entré seul, sur un geste de Mme Morissot affairée près d'une cliente.

Le père, grave, bourru, avait salué sans lever le nez du grand-livre sur lequel, armé de lunettes, il barbouillait des chiffres.

Paul Choquard aunait des rubans de soie, les développant d'un geste rageur, qui les faisait claquer, à chaque brassée, avec un bruit semblable à une déchirure d'étoffe.

Le rideau était complètement baissé, ce qui s'expliquait par le déshabillé de

Denise. Maurice s'était penché si près d'elle qu'il effleurait ses cheveux poudrés d'iris — un soin, affirmait depuis peu Mme Morissot, pour les empêcher de tomber.

Et, par ce jour d'été, l'haleine chaude de la jeune fille, l'humidité de ses pleurs, son parfum lui montèrent de suite au cerveau comme une vapeur grisante qui l'étourdit.

— Denise, balbutia le jeune homme, ma chère Denise, répondez-moi. Je ne veux pas que vous pleuriez...

— C'est aujourd'hui, murmura Denise, sanglotant... aujourd'hui que vous emportez Giselle. Papa l'a dit. Oh ! j'en mourrai !

Il comprit bien que ce n'était pas seu-

lement la perte de Giselle, qui faisait pleurer Denise, et crier qu'elle en allait mourir. Il se pencha si bien qu'il effleura de ses lèvres le front brûlant qui ne se détourna point.

— Oh ! dit-il, tout éperdu, m'aimez-vous comme je vous aime, Denise ?

Elle, à ces mots, un tel bonheur l'envahit, que ses pleurs s'arrêtèrent, mais sans qu'elle pût répondre, suffoquée, les battements du cœur demeurant suspendus. Et une rougeur couvrit subitement son visage, son cou, ses bras nus, comme un voile pudique brusquement tiré sur ce virginal émoi.

Il attendait cependant, le souffle pressé, anxieux. Alors elle eut une enfantine

pensée, et, saisissant Giselle allongée dans ses bras, elle l'embrassa passionnément à pleines lèvres, sur sa petite tête ébouriffée, puis la tendant à Maurice, elle babutia, honteuse :

— Réponds-lui, Giselle !

Lui, dévotement, ramassa les baisers, si occupé à ce travail, le nez dans la fourrure blanche de la griffonne ravie, qu'il ne vit pas entrer Mme Morissot, prestement coulée sous le rideau retombé. Mais il tressaillit l'entendant dire, avec une feinte commisération :

— Ne pleure pas, mignonne, tu te rendrais malade. Puisque ton père le veut, l'exige, il faut nous résigner !.... D'ailleurs, Giselle sera fort heureuse avec M. de Reyno ; tu vois comme il l'aime.

Lui as-tu dit qu'il devait l'emporter ce soir ?

— Oui, maman, répondit Denise, à qui cette idée faisait mal et qui se remit à pleurer.

— Mais enfin, s'écria Maurice exaspéré, qu'a donc fait de si terrible ce pauvre petit chien pour qu'on ait la cruauté de l'arracher à Mlle Denise, sans pitié pour la peine qu'on lui donne?

— Dame, écoutez, reprit doucereusement Mme Morissot, il est aussi par trop capricieux. Imaginez-vous qu'il ne peut pas souffrir notre premier commis, Paul Choquard, un bien charmant garçon cependant, et qui se jetterait au feu pour Denise. Ce chien l'a pris en grippe et ne manque pas une occasion de le mordre

aux jambes. C'est désagréable, vous comprenez ! Enfin, voilà, c'est la volonté de M. Morissot, et...

Maurice avait brusquement regardé Denise qui se tordait les mains d'un air désespéré ; il comprit. Ce Paul Choquard lui était destiné pour époux, et on la martyrisait..... Ah, mais non, à la fin !..... Tant pis ! Mais laisser Denise à ce bellâtre frisé, blême et bête qui aunait toujours des rubans avec un bruit de scie, et maintenant surtout que lui, Maurice, s'était fait aimer d'elle, ce serait une abominable lâcheté.

Certes, le couple Morissot lui inspirait une répulsion assez vive, mais quoi ! on n'épouse pas toute la famille !... D'ailleurs, tout plutôt que de ne pas la revoir,

elle ! cette ange au cœur d'or, aux nattes blondes, aux yeux bleus, aux senteurs grisantes de violette des bois... Maurice s'emportait, s'échauffant à contempler Denise en sa pose douloureuse, si poétique dans son peignoir de linon blanc.

— Madame, dit-il avec gravité, ayant mis distraitement sous son bras comme un paquet, Giselle, mollé et confiante, M. Morissot pourrait-il m'accorder ici, tout à l'heure, quelques minutes d'entretien.

— Ouf ! pensa Mme Morissot qui ne put cependant retenir un tressaillement d'allégresse, car ce succès rapide la surprenait elle-même, comme un coup imprévu. Elle balbutia :

— Je ne sais... je vais voir si...

Puis, à grande voix vibrante, elle chanta son triomphe dans ce cri subit :

— Jujules !...

M. Morissot sauta derrière sa caisse, ses lunettes tombées, la sueur au front : il avait compris.

— ... Viens ! acheva la dame dans une note théâtrale.

Et Jules ayant tiré son gilet, ajusté sa cravate, donné une secousse à ses jambes engourdies, majestueux et troublé, entra.

Mais Mme Morissot avait déjà repris son aplomb ; elle lui dit négligemment :

— C'est M. de Reyno qui désire te parler.

— A moi ? fit le bonhomme, se touchant la poitrine d'un air trop surpris.

Mme Morissot baissa dignement le menton et Maurice s'avança :

— Monsieur Morissot, dit-il, les circonstances m'obligent à vous faire moi-même une demande que j'aurais désiré vous adresser d'une façon plus convenable. Je vous prie de m'excuser. Mais il m'est impossible de supporter les larmes, le chagrin de Mlle Denise. Je ne comprend pas que l'on fasse pleurer une enfant...

Cette leçon donnée, ce qui le soulagea, tandis que Mme Morissot vexée, se pinçait les lèvres, le jeune homme continua :

— J'ai l'honneur, madame et monsieur, de vous demander la main de Mlle Denise, Vous savez mon nom, je possède une

certaine fortune, deux cent mille francs environ, dont je dispose, ayant le malheur d'être orphelin. Ma situation au ministère des finances est claire ; simple employé aujourd'hui, j'arriverai à mon heure sous-chef et puis chef de bureau et, après vingt-cinq ansde service, je serai décoré. J'aime Mlle Denise, voulez-vous m'accorder sa main?

Ce disant, Maurice tâta sous son bras Giselle qui gigottait, la ramena devant lui et, ingénument, sans y songer, la mit debout à son cou, suivant la coutume qu'elle avait prise, sa petite tête câline couchée sur l'épaule. Personne ne riait. Mme Morissot avait pâli, le bonhomme s'essuyait le visage d'un tour de mouchoir fébrile. Denise s'était jeté le front

dans ses mains, adorablement confuse et radieuse.

— Hum ! toussa M. Morissot, se rappelant sa leçon. Certainement, monsieur, votre demande nous honore. Je vous dirai, toutefois, qu'elle me cause quelque embarras. ...

J'avais résolu de marier ma fille dans le commerce, avec nous, à quelqu'un qui aurait suivi fidèlement les traditions de travail et de probité que nos aïeux nous ont léguées...

— Oh ! papa ! soupira Denise impatientée...

— Silence, ma fille ! gronda M. Morissot.

Il passa la main dans son gilet, le buste bombé, la jambe en avant, et continua :

— C'est une entreprise aventureuse pour nous et pouvant déranger gravement notre existence, que de retirer de notre commerce, aujourd'hui si florissant, l'argent destiné à la dot de Denise et qui aurait pu fructifier dans les galons et le ruban... Dans ce moment les soieries tendent à se relever et...

— Papa !... cria désespérément Denise.

— Mais, monsieur, intervint brusquement Maurice exaspéré, je ne vous demande rien, que votre fille.

— Je connais mes devoirs, risposta noblement M. Morissot.

— Jules! dit alors d'un ton suppliant Mme Morissot, on peut tout concilier, il me semble : tu serviras l'intérêt de la

dot, et tu laisseras les fonds dans le commerce. Mon Dieu ! cela se fait tous les jours. N'est-ce pas, monsieur de Reyno ?

— Encore une fois, madame...

— Bien, bien ; nous reparlerons de cela plus tard. Rien ne presse, d'ailleurs.

Mais alors Maurice protesta :

— Comment ! rien ne presse ? je vous jure, madame, que j'ai une hâte extrême de savoir si ma demande est accueillie.

— Oh ! pour moi, soupira Mme Morissot, je ne contraindrai jamais ma fille ; son bonheur avant tout.

— Je réponds de son bonheur, répliqua intrépidement Maurice.

Alors M. Morissot se moucha énergiquement, puis, après un silence, il prononça d'une voix émue :

— Puisqu'il en est ainsi, Denise !...

— Papa ?

— Embrasse ta mère !

Tout le monde comprit et ce fut un attendrissement général. La jeune fille avait couru cacher son visage dans le sein maternel. Mme Morissot, les yeux au plafond, offrait à Dieu ce douloureux sacrifice. Maurice, de la main qu'il avait libre, secouait rudement le poignet du bonhomme Morissot, lequel, tout naïvement empoigné, clignotait de ses yeux rougis par une émotion vraie.

Quant à Giselle, cause première de cet événement, elle se tortillait en poussant des cris de joie extravagants, ce qui fit dire à Mme Morissot impressionnée :

— Ma parole ; cette petite bête est

d'une connaissance effrayante ! Elle comprend tout comme une personne.

Et Maurice en profita pour ajouter :

— Elle eût été bien malheureuse de quitter sa maîtresse. Mais maintenant la voici de la maison, n'est-ce pas monsieur Morissot? Puisque Giselle est à moi, elle est à « nous », et je la confie à ma chère fiancée : la voici, Denise.

Alors, la baisant tendrement, il la lui repassa, comme Denise avait fait, et la jeune fille eut un geste charmant pour serrer sur son cœur ce petit trait d'union, cette mignonne commissionnaire de baisers et d'amour, lui disant hypocritement des tendresses qui n'étaient point toutes pour elle, mais que Maurice entendait bien, car elle le regardait en mumurant;

— Oh ! Giselle, mon trésor, si tu savais comme je t'aime ?

— Et moi donc ! répondit-il en lui baisant la main.

III

Pourtant les choses ne marchèrent point toutes seules et il y eut des à-coups terribles pour détraquer ce mariage si bien commencé.

La vieille grand'mère de Reyno ne voulait pas entendre parler de cette mésalliance; elle fit des scènes, tapa de ses béquilles à faire trembler le sol, jura que jamais elle ne consentirait, et il fallut des mois de patience et de supplications avant que Maurice ne la vît enfin se résigner, mais à des conditions sévères.

Jamais le couple marchand, le père et la mère Morissot, ne devait franchir le seuil du petit castel de Saint-Germain ; d'autre part, les jeunes mariés y devaient prendre gîte. Maurice acquiesçait à tout ; on verrait plus tard.

De son côté, Mme Morissot, que ces lenteurs agaçaient, mais qui, sûre maintenant de la ténacité de son futur gendre, ne craignait plus de se montrer exigeante, voulait garder sa fille près d'elle ; plutôt ne la marier jamais que de s'en séparer un seul jour !

— Parfaitement, répondait Maurice, qui pensait d'abord à la cérémonie d'où il sortirait le maître unique et absolu de Denise ; tout ce qui vous plaira, belle-maman.

— Oh! dit celle-ci, une fois, je prendrai mes précautions contre des fantaisies... ultérieures.

— Lesquelles, belle-maman ?

— J'attribuerai les intérêts de la dot de Denise à ses dépenses de ménage et vous ne toucherez pas un liard. Comme cela, je serai certaine de vous garder.

— Parfaitement, belle-maman.

Il fallait qu'il adorât furieusement Denise pour demeurer calme pendant ces entretiens. Mais il était féru d'amour et il se bouchait les yeux, les oreilles pour s'isoler du cadre grotesque en lequel se mouvait avec des grâces languides de petite amoureuse la belle fille, plus pâle encore, dont les doux yeux clairs le retenaient tout éperdu.

Il eut encore à subir les irritants apprêts d'une noce vulgaire. Rien ne lui fut épargné de ce qui pouvait blesser son éducation, ses goûts d'homme du monde. Le voyant abruti d'amour, « cristallisé » de passion jusqu'aux moelles, les Morissot se donnèrent l'inconsciente satisfaction de le torturer, s'efforçant de l'abaisser jusqu'à eux, croyant se hausser eux-mêmes à son niveau. Maurice amassait en lui une dose de rancunes soigneusement cachées, mais qui devaient se retrouver plus tard.

Enfin on s'épousa. Les landaus de gala roulèrent dans l'effarement de la petite rue, toute soulevée comme pour une révolution. Dans ces landaus, où prirent place, tout juste, du côté du marié, les deux té-

moins indispensables, deux camarades de bureau, s'empilèrent les amis, les parents, les cousins des Morissot, une cohue de gens cossus, luisants, tout battant neuf.

Et le cérémonial accoutumé s'accomplit depuis le dîner chez Lemardelay jusqu'à la promenade à la Cascade, sans nulle pitié pour les angoisses aristocratiques du pitoyable marié.

Le malheureux faillit se griser pour étouffer sa colère ; mais Denise était là, si touchante et si belle, si absorbée par son trouble amoureux qu'elle parvint à distraire Maurice, à l'enlever près d'elle, avec elle, dans un état de préoccupations si douces, qu'il finit par oublier tout ce qui les entourait; et la

journée cruelle se termina dans une extase et une béatitude.

Mais le lendemain.

Ah! le lendemain, si la déclaration de guerre ne fut pas officiellement promulguée, elle flotta dans l'air.

Denise avait été stylée et suffisamment effrayée pour jouer de tout son cœur le jeu de Mme Morissot. Aux premières insinuations pour quitter la maison, qui lui furent glissées par Maurice, entre deux baisers, elle jeta des cris effarés.

— Je ne veux pas quitter ma mère!...

— Bien, répondit philosophiquement Maurice, attendons.

Et comme il était assez agréablement occupé pour patienter, il attendit.

Mme Morissot avait loué pour le jeune

ménage un appartement au deuxième, au-dessus du sien qui se trouvait installé lui-même au dessus de la boutique et y communiquait.

L'installation était convenable, mais incomplète ; la salle à manger ayant été transformée en bureau pour monsieur, et la cuisine en salle de bain pour madame. La conséquence forcée de cet arrangement fut que M. et Mme de Reyno durent prendre leurs repas en famille.

Or, deux fois par jour, Maurice était condamné à se retrouver à la même table que le couple Morissot, agrémenté du premier commis, Paul Choquart, « nourri dans la maison ». Et ce qui s'échangeait de paroles bêtes, niaises, vulgaires, stupides, ignorantes, révoltantes pour un

homme bien élevé et intelligent comme Maurice, était véritablement formidable et douloureux, menaçant même pour sa raison.

On ne s'imagine peut-être pas à quel point il paraîtrait préférable à un être doué de raison et convenablement instruit, de passer sa vie avec les pensionnaires de Charenton, plutôt que dans l'accoutumée société de ces braves gens auxquels une instruction élémentaire a donné une outrecuidance, un aplomb, un besoin de bavardage pour eux plein de sens et de science.

Maurice entendait, chaque jour deux fois, discuter sur les questions mises en vedette par les journaux — ces perturbateurs du repos public et privé — et d'une

façon à lui hérisser le poil sur la tête, à lui enlever l'appétit, à lui donner des envies de hurler et de mordre, fantaisies qu'il réprimait en s'efforçant de se rendre sourd, de se chanter à lui-même des refrains d'opéra, de se livrer à des calculs algébriques, de s'obliger à décliner un verbe en latin, toutes les opérations d'esprit, enfin, qui pouvaient l'arracher à la compréhension du bourdonnement insensé dont brûlaient ses oreilles martyrisées.

Ce qui l'indignait pourtant, c'était le calme souriant de Denise pendant ce déluge; il ne s'imaginait pas qu'elle se fût accoutumée, elle, à cette existence abrutissante. Il avait cru, de bonne foi, qu'elle en souffrait, et qu'il faisait œuvre

de charité autant que d'amour en l'arrachant à ce milieu si peu fait pour ses poétiques façons et ses délicates songeries. Il s'était trompé : Denise, née dans la boutique, s'était façonnée à sa coquille basse, étroite, sans air, sans soleil; elle y respirait à l'aise, moralement, et rien ne la choquait de ce qui faisait bondir et crier Maurice. Aussi, lorsqu'il lui parla de ses tortures, elle ne le comprit pas. Amoureux encore, il se résigna et prit le parti de s'occuper exclusivement pendant le repas de la seule personne véritablement intelligente et bien élevée de la maison : Giselle.

En effet, celle-ci du moins, muette et attentive, témoignait par ses attitudes réservées d'une origine assez noble. Elle

avait grandi, s'était développée avec beaucoup de force et de grâce. Sa robe, souvent mise au blanc neuf, n'avait pas une tache, sinon le grain de beauté couleur de feu qui marquait ses oreilles et l'une de ses fines pattes comme un bracelet d'or. Ses yeux vifs s'exprimaient. Elle avait même acquis une certaine modulation de voix qui ne manquait pas d'inflexions diverses, spéciales, et que Maurice, avec un peu d'attention et beaucoup de bonne volonté, parvint à classer parmi les langues barbares susceptibles d'être notées afin de servir de moyen de correspondance entre les êtres de la race parlante et ceux, beaucoup plus nombreux, de l'espèce dite muette.

Ce qui est certain, c'est que Maurice

comprenait parfaitement Giselle, et que Giselle devinait admirablement Maurice. Aussi, bien qu'elle adorât Denise, comme un enfant adore la mère qui l'a nourri, soigné, caressé, s'adressait-elle de préférence à Maurice quand elle avait quelque chose à demander, certaine d'être, par celui-là, absolument devinée. Il y avait donc entre eux une sorte de lien mystérieux qui semblait tendu d'une âme à l'autre, si l'on peut ainsi parler de l'âme des chiens, aprës le Père Didon.

Maurice, n'ayant pu décider Denise à se priver de la table paternelle, s'octroya le droit de faire placer auprès de lui une grande chaise d'enfant, sur laquelle Giselle propre, blanche, frisée, parée d'un ruban rose ou bleu, prit place avec une

grande dignité et mangea à table en face de Paul Choquard, mais dans une assiette de vieux Sèvres.

— Ton mari n'est pas aimable, déclara Mme Morissot à Denise, à la suite de cet incident.

Denise, légèrement offensée elle-même, soupira.

Et Paul Choquard, ayant surpris cet aveu, murmura, très expressif :

— Peut-on s'occuper ainsi d'un misérable chien, alors que l'on a près de soi un ange !...

IV

Si l'on eût dit à Maurice que dans un an, il sérait encore à la même place, c'est-à-dire au deuxième étage au-dessus du « Ciseau d'or », il aurait eu l'un de ces rires nerveux qui montrent les dents serrées de rage; et cependant, cette chose surprenante s'était accomplie. Les hasards violentent la volonté la plus hautaine : il est défendu à l'homme de dire : « Je ne ferai point cela », car il le fera si les événements l'y contraignent.

Lorsque, au bout de quelques mois d'un

intolérable martyre, bousculé d'autre part par la vieille Mme de Reyno, qui réclamait impérieusement son petit-fils et l'intruse si nécessaire à son bonheur, Maurice voulut décidément emmener sa femme, l'installer définitivement à Saint-Germain, Denise eut une pâmoison dont on eut quelque peine à la faire revenir. Le médecin, appelé en toute hâte, défendit de contrarier l'intéressante malade, dont la santé était devenue doublement précieuse ; Denise se préparait à devenir mère.

Il ne fallait plus songer à l'éloigner du giron de cette excellente Mme Morissot, devenue indispensable pour les soins quotidiens que réclamait un si fragile état.

— Vous n'avez pas l'intention de tuer ma fille, n'est-ce pas? dit-elle, agressive et triomphante, à Maurice consterné.

Il répondit piteusement :

— C'est une idée qui ne m'est jamais venue, je vous jure.

— Oh ! avec les hommes, il faut s'attendre à tout, dit-elle, heureuse de le pouvoir larder maintenant, sans qu'il osât prendre la fuite. Et, en effet, il resta.

Mais ce furent de longs mois de supplice, livré aux bêtes, pensait-il, rongé tout vivant par l'incommensurable sottise de ces honnêtes petites gens, martyr de leur sournoise et peut-être inconsciente revendication contre l'être intelligent qui les blessait par son ennui, par

son impossibilité de s'acclimater parmi eux.

Mme Morissot surtout ne lui pouvait pardonner d'avoir déçu toutes ses espérances. Elle avait rêvé de pénétrer, à la suite de sa fille, dans un monde « distingué », appelé par Maurice au deuxième étage de la rue des Nonnains d'Hyères. Elle avait aménagé deux salons pour ces solennités, et nul couple élégant n'en avait encore franchi le seuil ! Maurice en cela s'était défendu héroïquement. Sa femme ne verrait « le monde » que lorsque, pour lui rendre ses visites, il ne faudrait point venir dans la boutique du « Ciseau d'or ». Cet orgueil lui était resté de ne point vouloir exhiber les origines de Denise.

La jeune femme promenait ses langueurs, joliment parées du reste, entre les meubles neufs de ses deux salons déserts. Car elle ne descendait plus au magasin pour tenir la caisse ; ceci du moins avait été un point d'abord posé et sur lequel chacun s'était trouvé d'accord. Mais elle y vaguait encore parfois, dans le jour, pendant que Maurice était au ministère. Elle y venait pour se distraire, attirée par ses habitudes et par le plaisir de se voir traiter avec une respectueuse considération.

Et l'on prenait même des airs apitoyés pour lui parler de son ennui, de son isolement, de la dureté de son mari à la tenir ainsi sans relation avec « son monde ». Mme Morissot avait donné

l'exemple, et dès que la jeune femme entrait, c'était un concert de doléances qui achevaient de l'attrister, de la mécontenter contre Maurice.

Mollement, elle s'abandonnait, se laissait plaindre, consoler.

Elle y trouvait un certain charme. On s'occupait d'elle, elle intéressait. Non pas, qu'au fond, elle se trouvât très malheureuse, car Maurice, toujours tendrement épris, n'avait apporté à son cœur aucune déception. Mais sa mère poussait de si bruyants soupirs en lui parlant de « ses malheurs », et elle la traitait maintenant avec une si jalouse tendresse que cela paraissait très doux à Denise de n'être plus giflée et morigénée ; et puisqu'il n'avait fallu pour cela qu'être jugée

très malheureuse en ménage, elle acceptait ce jugement dont bénéficiait sa nature paisible et tendre.

Sur cette pente, elle se relâcha un peu des habitudes plus réservées et délicates qu'elle avait commencé de prendre dans la compagnie de Maurice, et elle revint fatalement aux accoutumées familiarités simples de son existence de jeune fille élevée derrière un comptoir. Elle se divertit aux histoires des commis, aux plaisanteries bêtes, aux jeux de mots, aux refrains de la rue, à toute cette petite et niaise gaîté des pauvres d'esprit, ce qui englua de nouveau les ailes à demi-déployées de son intellect, les appesantit et interrompit l'essor où Maurice s'efforçait de l'entraîner.

S'il avait pu prendre sa femme, encore dans son voile nuptial, l'enlever, l'emporter et la transplanter, comme il l'espérait, sur un terrain où toute jeune encore elle eût pris pied, se developpant ensuite dans une harmonie d'habitudes et d'éducation qui les eût complètement rapprochés et liés l'un à l'autre, il n'aurait jamais regretté l'inconvenance mondaine de ce mariage, ni le coup de passion qui l'avait déterminé.

Mais pris, lui-même, au piège de ce boutiquage qu'il voulait fuir, obligé, condamné à subir un monde qui n'était pas le sien, il eut cette douleur de voir sa femme lui échapper et s'enfoncer chaque jour davantage dans ce milieu ambiant de sottise sereine, dans les enli-

santes béatitudes de l'ignorance, du vulgaire, des grossières joies de l'esprit, dans l'indifférence lassée des préoccupations d'un ordre plus relevé ; et il commença à désespérer sérieusement de son bonheur.

Il se promit toutefois de tenter un effort suprême aussitôt que la délivrance de Denise le lui permettrait.

Mais les mois s'ajoutaient aux mois, et l'année toute entière s'écoula avant que Maurice pût voir Denise debout, remise et assez vaillante pour supporter la secousse d'un ordre de déplacement. Car un malheur lui vint qui tint longtemps la pauvre jeune femme malade et accablée : son petit enfant mourut, à peine né de huit jours.

Elle éprouva une atroce douleur à voir emporter, dans un coffret capitonné de blanc, douillet comme un berceau, couronné de jasmin, entre des cierges, qui vacillent, par des hommes noirs et lourds, ce rêve couleur de rose, ce morceau de soi, le meilleur de son âme et de sa vie, son enfant, son tout petit enfant à peine éclos !

Elle en eut tant de chagrin, que Maurice oublia qu'il souffrait aussi pour la consoler, la dorloter, l'étourdir de tendresses afin d'amener l'endormement de sa douleur. Il y réussit enfin avec l'aide de Giselle, qui reprit alors son rôle d'enfantelet dans les bras vides de Denise.

Ce fut un apaisement pour la jeune mère que de bercer, réchauffer sur son cœur

navré ce fantoche vivant, cette duperie grouillante et geignante, dont l'illusion parfois soulageait sa fièvre.

D'ailleurs, elle s'était reprise à aimer follement Giselle depuis la naissance de son fils, car Giselle avait accueilli le nouveau-né avec des transports expressifs qui ne le cédaient en rien à ceux du père et de la mère. Elle avait voulu « voir » tout de suite l'arrivant, et elle avait crié, hurlé, dansé, comme ivre de joie.

Giselle aussi éprouva les velléités du mariage, la nostalgie de la maternité : on contint ses désirs et elle se résigna ; mais elle gardait en réserve tant d'amour et de dévouement maternel sans emploi, que, lorsque l'enfant vint, elle le ré-

clama presque, ou s'imposa du moins dans le partage avec une telle ténacité jalouse, une démonstration d'amour si passionnée, qu'elle acheva de convaincre les gens de sa miraculeuse organisation presque humaine.

— Ce n'est pas un chien, disait-on, c'est quelqu'un!

Encore ce « quelqu'un » là n'était-il point le premier venu ; ce n'était ni un imbécile, ni un lâche, ni un fourbe, ni un égoïste, ni un indifférent. C'était un être intelligent, compréhensif, raisonneur, déductif, réfléchi, ayant un cœur chaud et dévoué, avec le sentiment du devoir et la philosophie suprême de la résignation. Ce « quelqu'un » là, en vérité, ne valait-il pas un homme?

Il possédait même sur la femme — cet autre animal sensitif et dévoué comme lui — un avantage des plus appréciables : il parlait peu.

Denise avait pris Giselle pour confidente de son bonheur, le jour où elle s'était réveillée de sa douloureuse torpeur de créatrice, avec son enfant auprès d'elle, étalé sur les dentelles de sa robe de nuit ; toutes les deux s'étaient penchées, émerveillées, sur ce petit être, le couvrant d'un même regard d'inquiétude et d'âmour.

Et sur le bébé mort, tout froid, tout pâle, elles s'étaient jetées ensemble, mêlant leurs cris, leurs baisers et leurs pleurs. Giselle hurla en suivant le petit cercueil fleuri ; il fallut, pour la calmer,

que Denise, demi-mourante, la prît dans ses bras et l'étreignît, convulsive dans ses sanglots. Alors Giselle comprit, elle cessa de crier ; puis, blottie en les pauvres bras raidis de la mère dont on emportait l'enfant, elle geignit doucement, comme dans un murmure qui voulait dire :

— Console-toi, résigne-toi, la vie n'est que misère !... Quelqu'un nous frappe ; c'est un maître sans doute !... vois, cependant, comme il faut l'adorer, le maître. Regarde-nous, nous les chiens, et courbe-toi, comme nous ; souffre, mais tout bas, muette, sans parole, les yeux clos, la pensée lointaine, bercée d'un grand rêve profond, indistinct, et grandiose. Regarde comme nous

rêvons, nous, les bêtes au regard d'abîme ! Ce que nous voyons à l'intérieur de notre pensée confuse, c'est l'image trouble et terrifiante de la vie. Il faut vivre, paraît-il, il faut souffrir, il faut servir, il faut aimer... Résigne-toi, résigne-toi...

Ces sensations d'idées que Maurice avait exprimées souvent en regardant Giselle et comme s'il traduisait son langage, pour lui familier, Denise se les rappelait en l'écoutant gémir et bégayer, comme dans un effort, pour articuler des sons qui demeuraient vagues dans leurs plaintes. Et elle lui répondait, très douce :

— Oui, Giselle, oui, ma fille, il faut souffrir, mais je souffre bien...

Cependant, la nature un peu molle et

passive de Denise se plia assez promptement à cette résignation qui est le commencement de l'oubli.

Dès que sa santé fut tout à fait rétablie et même renforcée, lui amenant un apoint nouveau de robustesse et de fraîcheur, elle reprit ses habitudes de paresseuses visites à l'arrière-boutique du rez-de-chaussée, d'où elle remontait chaque soir un peu plus gaie, avec des babillages insignifiants et quelques sottes prétentions et coquetteries de mauvais goût, qui lui poussaient sous l'averse des compliments fades du beau commis Paul Choquard.

Un soir, en quittant la table de famille, Maurice, dont l'exaspération nerveuse menaçait de tourner en maladie;

dit très péremptoirement à Denise :

— Ma chère amie, je te préviens que nous partons demain pour Saint-Germain. Ainsi, prépare tes malles, embarque tes robes, ton linge, tes bibelots : nous déménageons.

Elle demeura plantée, toute blanche, puis éclata en pleurs.

— Oh ! cria Maurice, cela est bien inutile : le moment est venu et rien ne m'arrêterait, je te préviens. D'ailleurs, nous n'allons pas au bout du monde, que diable ! Tu reviendras voir ta mère, passer une journée de temps en temps. Mais cette cohabitation... que je ne veux pas qualifier par égard pour toi, ne m'est plus supportable, et plutôt que de l'endurer encore un seul jour, je... je quitterais tout.

—Tu ne m'aimes plus ! sanglota Denise. Je suis bien malheureuse !

—Je t'adore, mais je te veux à moi, pour moi, chez nous, seuls avec notre ménage, notre table à deux couverts ; c'est mon rêve. Nous habiterons une aile du petit château, séparés de grand'mère. On se verra constamment, mais on n'habitera pas, on ne « vivra » pas ensemble. Cela vaut mieux pour tout le monde. Il y a quelquefois des différences de goûts... d'habitudes, qui amènent des froissements réciproques. Il faut les éviter. Tout est convenu, tout est prêt : j'ai loué deux domestiques bien stylés ; grand'mère te donnera des conseils ; elle a été très mondaine, grand'mère, avant sa chute qui l'a laissée boiteuse. Tu verras comme elle

s'entend à dresser une jeune femme au bel air et au bon ton du vrai monde. Avant deux ans nous pourrons rentrer à Paris et avoir un salon ; ma belle petite madame de Reyno sera une mondaine accomplie. Tu verras, mignonne ; allons, dépêchons !

Denise, écoutait, effrayée. Quoi ! encore des leçons, apprendre, faire des efforts, écouter les remontrances d'une vieille dame très méprisante qui lui dirait des « ma petite » et « ma mie » d'un air dédaigneux, elle que l'on admirait ici comme une personne accomplie !... Et quitter ce milieu où elle s'amusait, et ces gens qui l'aimaient, et cette bonne antique rue où elle avait joué, toute petite, devant les portes, les soirs d'été quand il

fait très chaud, et que la bonne odeur moisie des arrosages monte tiède comme une buée de moiteur vivante ! Mais elle tenait à ces pavés par toutes les racines ! C'était là son pays, là où elle aurait voulu vivre, comme Mignon, aimer et mourir... Son cœur éclatait ; sa petite âme passionnée pour les choses très petites se navrait. Elle hoquetait enfantinement. A la fin, elle balbutia :

— Maman ne veut pas que je m'en aille.

— Mais ton mari le souhaite, ma petite Denise, répondit-il apitoyé, et il faut lui obéir. Va, c'est pour ton bonheur.

— Elle répéta :

— Je ne peux pas quitter maman !

— Alors, tu préfères que je te quitte ?

Denise jeta des cris perçants.

— Choisis, continua Maurice qui s'était cuirassé contre toutes les larmes.

Comme elle était habituée à le voir lui céder toujours, une colère lui vint à cette première marque d'autorité : c'était affreux, c'était de la tyrannie, il la martyrisait... Et, disant cela, elle sortit, tapant les portes, courant en bas faire une grande scène :

— Il m'emmène, il m'emmène !... cria-t-elle en entrant, les bras levés, joliment échevelée.

Après une stupeur, tout le magasin s'émut.

— Fermez les portes ! commanda tragiquement Mme Morissot redressée, la tête en bataille.

— Faut-il mettre les barres? demanda le petit commis prêt aux barricades.

— Ah ! mais ! Je suis là ! gronda superbement Paul Choquard.

— Du calme ! prononça sourdement Morissot.

Les deux femmes enlacées formaient le fond du tableau. On attendit un instant. Sans doute on pensait voir apparaître le ravisseur réclamant sa proie ; et Mme Morissot s'apprêtait à dire, le buste menaçant, couvrant sa fille :

— Venez la prendre !

Mais rien ne parut. Denise, dans la pose d'Iphigénie aux bras de Clytemnestre, laissait pencher son front et flotter ses cheveux, vaguement heureuse au fond.

— Enfin, que se passe-t-il ? demanda

Morissot, rompant l'immobilité de ce tableau vivant.

Denise narra, dans les exclamations diverses de la galerie.

— C'est indigne ! clamait Paul Choquard, nous l'enlever, elle !...

Denise rougit vaguement, un peu troublée. Puis, d'un ton de victime, elle soupira :

— Il est le maître, paraît-il ! Je dois obéir.

— C'est ce que nous verrons, déclara Mme Morissot. Attends-moi, je vais lui parler à ce monsieur, et nous allons rire...

Elle se jeta follement à travers l'escalier.

— Maman, prends garde !... glapit

Dènise un peu affolée, perdant le sens...

— Voulez-vous que je la suive?... demanda Paul qui déjà s'élançait, en vrai chevalier, armé de son bâton à auner.

— Non, pas vous, répondit vivement Denise en rougissant plus fort.

Et ils demeurèrent un moment face à face, embarrassés.

Mais tout à coup, une servante dégringola, affairée, l'œil luisant.

— Madame, c'est monsieur qui prie madame de monter.

— N'y allez pas ! cria Paul Choquard, essayant d'effrayer Denise et même de lui barrer le chemin.

...Mais elle, secouant mélancoliquement son front, l'écarta d'un geste et passa résignée, comme si elle eût marché au mar-

tyre. En passant, elle entendit ces mots, soupirés trop près :

— Par pitié, ne cédez pas, restez...

Et elle inclina la tête, peut-être pour acquiescer.

Une fois sortie, elle monta très vite, car elle entendait des voix tumultueuses qui alternaient et même vocabulaient violemment ensemble :

— Misérable, voleur, folle, idiote !...

Denise, éperdue, se jeta entre Maurice et sa mère qui le menaçait du poing.

— Voilà ton ouvrage ! lui dit Maurice exaspéré. Es-tu satisfaite maintenant? Ta mère et moi avons failli nous battre !

— Le monstre, il a voulu me tuer !... clama Mme Morissot toujours en visions tragiques.

Maurice haussa les épaules et regardant sa femme avec une tendresse éplorée :

— Une dernière fois, Denise, et je te jure que je souffre en te disant cela, veux-tu me suivre ?

— Je le lui défends ! cria Mme Mérissot ; vous seriez capable de la faire mourir à petit feu quand sa mère ne serait plus là pour la protéger.

— Tu ne m'aimes pas, Denise ? gémit le malheureux mari qui se voyait vaincu.

— C'est vous qui ne m'aimez pas, répondit-elle, puisque vous voulez me quitter. Si vous aviez quelque attachement pour moi, vous resteriez où je suis, où je veux être.

— C'est bien décidé, tu ne viens pas ?

O Denise, tu me brises le cœur ! Souviens-toi de notre amour...

Mme Morissot, qui tenait sa fille dans ses bras, la sentit frissonner à ces mots et faire un geste qui se dégageait ; mais la serrant plus fort, elle lui souffla tout bas :

— Il cédera, tiens bon.

— Mais il va partir, murmura Denise, à la fin inquiétée.

— Il reviendra, ne bouge pas.

— Adieu, Denise; balbutia tristement le jeune homme, ou plutôt : au revoir. Car j'espère encore ; je compte sur le réveil de ton cœur, sur tes souvenirs qui te rappelleront combien je t'ai aimée, et je t'aime. Je pourrais t'ordonner de me suivre, et tu serais forcée de m'obéir;

mais je ne te veux pas malgré toi. Je pars, je vais chez grand'mère. Et tous les jours, ma petite Denise, tous les soirs je t'attendrai. Tu viendras, dis, bientôt?...

La jeune femme pleurait, le cœur navré maintenant de cette séparation. Mais Mme Morissot lui marmottait des mots qui l'empêchaient d'entendre Maurice, et, ses yeux étant cachés, elle ne le voyait pas.

Il passa devant elle, lentement, d'un pas qui hésitait, car il mourait d'envie d'arracher brusquement sa femme aux bras cruels qui la retenaient, et de l'emporter malgré elle, malgré tous. Mais l'indifférence de Denise l'arrêtait. Elle ne l'aimait donc plus? Alors à quoi bon!

Il passa, tenant en main son sac de voyage, il remit son chapeau sur sa tête et ouvrit la porte.

A ce moment Giselle bondit, se dressa devant lui avec un hurlement si inquiet que tous tressaillirent.

— Oui, Giselle, je m'en vais, seul, lui répondit Maurice. Ne me suis pas, ma fille, reste avec maîtresse, parle-lui de moi, et ramène-la moi, bientôt.

Giselle s'était jetée sur Denise, puis revenait d'un saut à la porte, essayant d'arrêter l'un, d'entraîner l'autre, ne se décidant elle-même ni à rester ni à partir, mais déchirée entre ses deux amours; et, désespérée, elle se roulait avec des cris qui ressemblaient à des sanglots.

Enfin Maurice la repoussa, lui dési-

gnant du doigt Denise, et la bête docile, rampant, gémissante, vint se coucher aux pieds de sa maîtresse, tandis que Maurice, ayant fait un grand geste de colère et de douleur, referma brusquement la porte. Il descendit et s'éloigna.

— S'il ne revenait pas ? dit anxieusement la jeune femme, se redressant toute tremblante et regardant sa mère déjà renfrognée.

— Eh bien ! répondit brutalement Mme Morissot, on se passera de lui, voilà tout.

Giselle pleurait tout bas.

Alors, une conspiration s'organisa dans la maison pour « distraire » cette pauvre petite Mme de Reyno, que son mari avait abandonnée. Mme Morissot

n'acceptait pas sa défaite; habituée à vaincre, elle n'admettait pas qu'un gendre lui fît la loi; et elle se jura que ce serait lui qui céderait. Pour cela, il fallait faire oublier à Denise les ennuis de son veuvage, et la retenir, l'attacher davantage encore au bercail en lui rendant la vie plaisante et douce.

— Ce n'est pas à Saint-Germain que tu t'amuserais ainsi, disait-elle à sa fille, après quelque nouvelle partie où Denise se laissait entraîner, assez facilement du reste, dans l'estimable compagnie des voisins, voisines et principalement des Choquard.

Paul était l'âme de ces inventions divertissantes : c'était lui qui dirigeait les expéditions joyeuses, soit à travers les

foires qui sillonnent Paris de la place du Trône à Neuilly, soit dans quelqu'un de ces petits théâtre de genre où le gros rire éclate.

Et même, comme la belle saison venait de rendre la vogue aux cafés-concerts en plein vent, c'était là surtout que Paul, très loustic et grotesque imitateur des célébrités du chant canaille, ramenait sans cesse l'attristée Denise, qui se grisait alors, dans la fumée des cigares et les ronflements de l'orchestre, de vacarme et de chansons. Elle en revenait, la nuit, parfois au bras de Paul, un peu chancelante et molle, fredonnant obstinément quelque obsédant refrain.

Le lendemain, lassée, elle s'endormait sur un roman, ou bien descendait se faire

plaindre et admirer dans la boutique, suivie de Giselle inconsolée, et qui ne jouait plus.

On eût dit que la griffonne se considérait comme officiellement promue au rôle de gardienne de Denise, en l'absence du maître ; et ni les prières ni les coups ne la pouvaient faire éloigner du bord de sa robe, aussitôt menaçante si de trop près on l'approchait.

C'est ainsi qu'elle happa maintes fois les jambes de celui qui rôdait le plus souvent autour des jupes de Denise, le surveillant sans cesse d'un œil de travers, la dent découverte, grondant tout bas.

— Décidément, Giselle vous en veut, disait en souriant Denise.

Et Paul, le regard allumé, répondait à mi-voix :

— C'est de la jalousie ; elle sent bien que je vous admire.

Denise feignait de rire, passablement intéressée, d'ailleurs, par cette passion qui montait vers elle et qui occupait son esprit de maintes songeries dangereuses. L'habitude, le coudoiement quotidien de ce jeune bellâtre si parfaitement à son niveau intellectuel et moral, le lui avait rendu familier, agréable, avec une pointe d'amitié et quelque chose de plus encore.

Il vint un moment où elle écouta, sans trop se plaindre, les insensés discours qui se tenaient autour d'elle à propos de Maurice. La colère de Mme Morissot, se voyant décidément vaincue par ce gen-

dre qu'elle avait cru mater en le privant de sa femme, et qui n'était point revenu, n'avait pas écrit, pas bougé depuis trois longs mois déjà de séparation, cette colère la poussait à une exécration qui ne reculait devant aucune pensée abominable.

Elle rêvait maintenant à ce projet Naquet, qui se présentait de temps à autre aux votes des législateurs : elle parlait tout haut de la prochaine loi sur le divorce. Et ses allusions, plus que transparentes, à quelque autre union pour Denise, délivrée de ce monstre, n'étaient déjà plus combattues par la jeune femme, lentement démoralisée, se laissant convaincre, presque maladivement docile aux suggestions maternelles

et comme dans l'anéantissement de sa volonté.

Ce n'est point qu'elle eût oublié Maurice, et le souvenir de leurs amours. En dépit de sa rancune pour un abandon qu'on lui faisait trouver coupable, criminel même, encore qu'elle fût à demi persuadée qu'il ne l'aimait plus, des heures de solitude lui restaient où revenait l'image du fugitif, et avec elle le rappel des tendresses et des chères extases. Alors, elle pleurait...

D'ailleurs, eût-elle voulu se débarrasser de cet intime souvenir — et quelquefois elle le souhaitait, fatiguée de souffrir et préférant rêver à de riants espoirs et à « celui », trop sympathique déjà, qui les faisait naître — que cela n'eût pas été

possible : Giselle était là, Giselle qui n'oubliait pas et cherchait toujours, et pleurait, appelant, sans se lasser, le cher maître disparu.

Il avait fallu lui céder et laisser ouverte la porte qui, de la chambre de Denise, communiquait à celle de Maurice. Elle fit des scènes bruyantes, obstinée tant que cette porte fut close. Il fallait qu'elle pût entrer à toute heure dans la chambre où traînaient les vêtements de Maurice, et qu'elle les vint flairer, garder, s'informer si personne ne les avait touchés. Elle se couchait au pied du lit, sans dormir ; puis revenait au lit de Denise, se dressait, gémissait, semblant dire : « Où est-il ?

Quelquefois elle s'asseyait devant la jeune femme, la regardant dans les yeux,

puis, hurlant tout bas, retournait la tête vers la porte, disant très nettement : « Allons le retrouver, sauvons-nous. »

Denise la comprenait bien et elle souffrait, un peu honteuse d'elle-même alors, éprouvant un remords à voir ce chien, plus aimant et plus fidèle qu'elle. Il se souvenait, lui ! Rien n'avait pu le corrompre, le détourner de ses devoirs.

Le devoir était donc un sentiment instinctif, puisque Giselle le pratiquait sans que personne ait pu lui enseigner les doctrines morales ?

Certainement que Giselle était une personne de bon conseil, et si elle avait le courage de l'imiter !... comme il serait content, Maurice, de la voir accourir vers lui, repentante et amoureuse... comme

autrefois ! Oui, mais que dirait-on dans la maison ! Qu'elle avait poursuivi un mari qui ne voulait plus d'elle, et ceci et cela et sa mère et Paul !...

Le lendemain de ces nuits troublées, Denise descendait plus pâle, les yeux bleuis, et Paul, tout bas, lui faisait des reproches, hardi déjà jusqu'à se permettre d'être jaloux de ses intimes regrets. Maintenant, il avait pris licence de lui parler de ses espoirs.

Sans doute, un jour, bientôt peut-être, cette loi de délivrance serait enfin votée : Denise divorcerait. Et alors... comme on serait heureux dans ce petit coin patriarcal où l'on avait toujours vécu entre soi, dans un monde où les « gêneurs » n'auraient jamais dû pénétrer.

Ah! s'il avait osé alors laisser parler son cœur !..

Pour s'en dédommager, il lui mettait aujourd'hui la bride sur le coú et, dans l'entrevision honnête du mariage, inévitable, il poussait les aveux de sa passion jusqu'à des limites extrêmes et dont la délicatesse se trouvait parfois exclue, ce qui ne laissait pas que d'effrayer Denise; et son trouble s'augmentait d'un étonnement qui n'était pas en faveur de Paul. Ce n'était pas ainsi que s'exprimait Maurice. La comparaison alors tournait tout en faveur du mari, si exquis et si tendre et si passionnément respectueux. Denise, effarouchée se tenait un peu plus chez elle, et Paul, qui enrageait, travaillait sournoisement à regagner le terrain perdu.

L'automne commençait, il y avait cinq mois que Maurice était parti.

— Il ne reviendra plus, disait-on ; c'est fini.

Pour égayer Denise, que ces paroles, quand même, impressionnaient, Mme Morissot déclara qu'aussitôt l'hiver venu, on utiliserait les deux salons tout neufs, on donnerait des soirées où toutes ces dames du petit commerce seraient enchantées de venir ; les invitations seraient au nom de M. et de Mme de Reyno ; et, pour faire enrager Maurice, on lui en enverrait une.

— Ce serait imprudent, répondit Paul ; il n'aurait qu'à se vexer et à s'armer du Code pour venir chercher Denise. Laissez donc ce gentilhomme tranquille !

— Lui ! cria Mme Morissot, levant en l'air ses dix doigts courts et ronds, rageusement écartés, lui ! Je l'étranglerais de mes propres mains.

Mais, en attendant que l'hiver vint apporter à Denise ses distractions violentes, l'automne se déroulait lente, avec ses mélancolies et ses angoisseuses lassitudes. Denise subissait l'influence attristée des beaux jours qui déclinent, des fleurs qui s'épuisent et meurent, des soleils rouges aux rayons affaiblis, qui traînent sur le sol leurs flèches molles et sans brûlures. Aux espoirs printaniers, aux languissantes ardeurs de l'été succédaient pour elle l'inquiétude et le regret des choses finies, la tombée morne des illusions déflorées.

Elle frissonnait déjà, sentant venir le froid à son cœur désolé. Passive cependant, elle s'engourdissait dans cette peine inexpliquée, s'y abandonnait avec l'insouciance appesantie des êtres inactifs, dont la pensée lourde, presque animale, vaque sans que la réflexion y vienne sonner le réveil de la défense ou de la révolte. Plus que jamais elle se laissait aller à la dérive, ne résistant plus, inerte mieux encore qu'obéissante dans le relâchement de toutes ses volontés.

Et cet état d'esprit, parfaitement compris autour d'elle, amena la fin de cette surveillance sournoise employée jusqu'ici dans la crainte d'un retour offensif de Maurice, de quelque manœuvre qui aurait surpris Denise, seule et encore

hésitante, d'un enlèvement tenté par le mari dont elle ne se fût pas assez défendue.

Mais aujourd'hui, dans l'inertie de son abattement et sa soumission absolue aux désirs de ceux qui l'entouraient, elle parut assez peu propice aux tentatives conjugales pour que l'on cessât de les redouter.

Donc, un dimanche d'octobre, Mme et M. Morissot, ayant fermé boutique et congédié les commis, se prirent ensemble, le bras sous le bras, Madame en falbalas, Monsieur en chapeau haut de forme, et s'en allèrent accomplir le cérémonial de quelques visites officielles, hors du quartier.

Dénise, d'humeur morne, resta seule,

enfermée chez elle. Sa chambre, tendue de gris aux ornements bleus, lui plaisait dans ses heures d'ennui vague, comme si le fantôme riant des jours heureux qu'elle y avait vécu, errant autour d'elle, mêlait à son inconsciente rêverie la lointaine douceur des bonheurs disparus.

Elle marchait lentement, alors, retrouvant, sans y songer, à chaque détour de ses pas quelque insaisissable rappel d'une sensation déjà presque perdue, quelque subtile évocation d'une joie fugitive, et même parfois l'entrevision rapide d'une silhouette, d'un profil, d'une physionomie qui, tout à coup, la frappait brusquement au cœur, tandis que, les paupières mouillées, elle murmurait, vaguement confuse :

Maurice !

Denise alors, pour fuir ces pensées qui troublaient sa sereine paresse, allait s'allonger sur sa chaise, accotée à des coussins empilés, et, dans ce bien-être de son corps langoureux de blonde délicate, roulée dans sa robe claire aux manches larges, au col évasé, elle ouvrait un livre, un roman vulgaire qui, tout de suite, la captivait.

Par cette belle après-midi d'une fin d'octobre, dans le calme dominical de la maison muette, de la petite rue désertée, Denise étendue sur sa chaise longue, au pied de laquelle Giselle était cachée sous les flots de la jupe tombante, béatement savourait un chapitre d'amour. On frappa à la porte de sa chambre.

— Entrez, dit-elle, distraitement, sans lever les yeux.

Et comme, la porte étant poussée, la domestique qu'attendait Denise n'entrait pas, elle tourna la tête et se redressa brusquement, très rouge.

— Vous ! dit-elle à Paul Choquard, qui s'introduisait d'un air mystérieux, loustic encore, imitant le geste théâtral : d'un traître qui se faufile ou bien encore l'attitude funambulesque d'un Pierrot amoureux.

Il s'approcha grimaçant, marchant sur ses pointes, essayant de faire rire Denise dont les sourcils se mouvaient dans un mécontentement un peu fier.

C'était la première fois que Paul se permettait de monter au deuxième. Habi-

tuellement il ne dépassait pas le premier ; et cette audace, qui ne choquait pas Denise sous le rapport des convenances, la froissait comme femme, instinctivement.

Il y avait une prise de possession dans cette démarche osée ; presque un attentat dont la féminité de Denise s'émut. Et d'ailleurs, tout le monde étant absent, la préméditation dans le choix de ce moment pour se présenter chez elle devenait évidente. Sans doute, au point où ils en étaient, avec les espoirs futurs... Toutefois une gêne la tenait empourprée sous le regard fascinateur du beau commis superbement endimanché, frisé, parfumé, lustré, brillant de la tête aux pieds.

— Je vous croyais à la promenade, dit-elle brièvement.

Il répondit d'un air de tendre reproche :

— Sans vous ?...

Puis il reprit, ayant secoué mélancoliquement la tête :

— J'aurais été trop malheureux de passer un jour sans vous voir ! Alors, j'ai pris un prétexte ; le voici...

Il tendit à la jeune femme un volume broché, jaune, tout neuf, ajoutant avec une emphase qui soulignait ce don superbe :

— Vous aviez désiré ce roman ; je viens de « l'acheter » pour vous.

— Je vous remercie, ne puts'empêcher de répondre agréablement Denise, sensible, en bonne fille de marchands, à cette dépense superflue.

Par contenance, elle coupa les pages, tandis que Paul, s'étant assis, rapprochait peu à peu sa chaise d'un air innocent, en disant des choses bêtes sur le temps qu'il faisait, le monde des rues, et le désagrément de la poussière qui salissait les vêtements neufs, blanchissait les souliers « vernis »... Et Denise, le regardant, s'aperçut qu'il était d'une grande élégance.

— Comme vous êtes beau aujourd'hui ! Où donc allez-vous ?

— Où vous voudrez, dit-il, si vous voulez sortir ; nulle part si vous restez.

— Oh ! je ne sortirai pas.

— Vous êtes souffrante ?

— Oui, non, je m'ennuie : j'ai mes idées noires ?

— Comment peut-on avoir des idées noires, quand on est blanche et rose comme vous ?

Elle sourit du bout des lèvres, flattée cependant. Et puis elle pensa qu'il devait être bien ému à la contempler ainsi, sur sa chaise, dans ce vêtement blanc, qui lui allaitsi bien ! Cette pensée l'égaya, lui mit une flamme dans ses yeux clairs.

Paul se rapprocha. Il osa parler de son amour, de ses espérances, du bonheur qui les attendait plus tard. Car cette situation ne pouvait toujours durer. Le moment viendrait sans doute où ils seraient libres d'être heureux, l'un à l'autre...

— Je n'ai rien promis, balbutia Denise, que ces discours alanguissaient et qui ne bougeait plus, les mains croisées

sur son livre ouvert, le regard vague, le cœur doucement oppressé.

Justement, les pages qu'elle lisait tout à l'heure évoquaient une situation presque semblable à la sienne : une jeune femme prise d'amour pour un jeune héros qu'il ne lui est pas permis d'aimer. Et comme il la presse, la tourmente, il éveille en elle une foule de sensations minutieusement décrites, détaillées en termes cruels, comme s'il s'agissait des symptômes de quelque effrayante maladie. Denisé, en malade imaginaire, tâtait moralement son cœur, se demandant si elle n'éprouvait point quelques-uns des symptômes si savamment décrits. Mais Paul ne lui laissa pas le temps du diagnostic.

— Ne me désespérez pas! cria-t-il;

puisqu'il faut que j'attende ! Au contraire, soyez bonne, prenez pitié de moi, donnez-moi quelque marque d'affection...

Il tendit la main vers Denise, qui ne comprit pas et demeura immobile.

— Je vous aime tant ! continua le jeune homme. Je vous aime comme un fou, comme un fou, comme un fou, comme...

Et, à bout d'éloquence, il se mit à répéter cette dernière phrase un nombre incalculable de fois, comme si, en effet, il avait perdu le sens.

Denise le regarda, inquiète, et rencontrant la fulgurence du regard de Paul, elle tressaillit avec un commencement d'émotion vraie. Cette parole divaguée l'attendrissait. Le malheureux !... c'est qu'il paraissait réellement souffrir et

s'égarer en répétant sans cesse, les yeux dilatés :

— Comme un fou... comme un fou...

— Voyons, calmez-vous, dit-elle, très douce, lui tendant la main.

Il se jeta sur cette main en criant :

— Oh ! dites-moi que vous m'aimez ! dites-le, dites-le... dites-le... dites...

Et il recommença cette litanie comme l'autre, à l'épouvante croissante de Denise que le vertige gagnait. Elle eut envie de parler pour l'arrêter, mais ne sut que dire. Un étourdissement la paralysait, et Paul bégayait toujours...

Elle ne savait pas si elle aimait cet homme ou si elle avait peur de lui, mais sa nature molle fléchissait sous cette violence. Alors, du fond de sa somnolence

effarée, l'instinct lui ouvrit les lèvres, elle balbutia :

— Allez-vous en !

— Jamais, s'écria Paul.

Et d'un élan dramatique, il s'abattit sur ses genoux qui rendirent un bruit sourd ; puis, comme une marionnette dont on tire les ficelles, il leva brusquement les deux bras.

Mais avant qu'il ait pu les rabattre, il fut pris à la gorge par Giselle sautée sur lui d'un bond, et qui l'eût déchiré s'il ne s'était relevé d'un saut d'épouvante.

Alors une colère rapide l'envahit, et, sans réfléchir, brutalement, les dents serrées, il lança à la griffonne, devant lui hérissée, un coup de pied violent qui l'en-

voya tomber à l'autre bout de la chambre, hurlante.

Mais Denise s'était dressée, et si blanche qu'elle effraya Paul ; seuls, ses doux yeux assombris, allumés d'un feu terrible, ardaient comme des éclairs bleuâtres, ses lèvres tremblaient, écartées, on eût dit qu'elle menaçait de ses dents et de ses poings fermés, raidis. Puis elle cria :

— Brute ! sortez !...

Paul, honteux mais désespéré de sa défaite, voulut supplier encore et, soumis, murmura :

— Denise... pardon.

— Il n'y a pas de « Denise » ici pour vous, monsieur, cria plus haut la jeune femme, réveillée, indignée, hautaine, il y

a Mme Maurice de Reyno que vous avez insultée et qui vous chasse. Sortez !

Elle lui parut à ce point grandie, métamorphosée en cette minute suprême de sa délivrance, qu'il se sentit écrasé devant elle, et, très humble, il s'enfuit.

Alors, Denise courut vers Giselle renversée, geignante et, se jetant à genoux, la ramassa en sanglotant.

— Oh ! Giselle, pardon ! pardonne le mal qu'on t'a fait par ma faute ; mais sois bénie, ma fille, tu m'as sauvée !... Maurice !.. mon mari !.. Je veux mon mari !.. Tu entends, Giselle ?.. Maurice ! ! nous allons le retrouver, Maurice ! Essaie de marcher. Tu boites ?.. tu as mal ? Oh ! la brute, l'infâme.... Il pouvait te tuer ! Ce n'est pas Maurice qui t'aurait fait du mal ;

Il t'aime, lui... Il est bon, il est intelligent, lui ! Il n'est pas bête, idiot ; il ne bégaye pas quand il nous parle d'amour. Oh ! Giselle, viens, tu lui demanderas ma grâce: Car je comprends tout, maintenant. La place d'une femme est à côté de son mari, partout, toujours... C'est là sa force, sa sécurité, son honneur. Et l'on m'avait trompée... Mais maintenant je sais !... Viens, sauvons-nous, Giselle, avant que personne ne rentre, partons !...

En parlant, Denise marchait ; elle avait doucement posé sur un coussin la bête encore plaintive et elle se hâtait, arrachait sa robe, se revêtait pour la rue, rapide, enfiévrée, n'ayant plus rien de ses mollesses, mais emportée par un coup de passion pour son mari et pour le devoir.

Quand elle fut prête, son petit sac de voyage dans les mains, son manteau sur le bras, elle appela à mi-voix :

— Maurice !

Giselle se dressa brusquement. Elle regarda pendant une minute sa maîtresse en plein regard, puis; ayant compris, elle se laissa glisser debout sur trois pattes et, boiteuse, meurtrie, elle sauta, criant, pleurant de joie ; elle se jeta sur la porte, qui ne s'ouvrait pas assez vite, elle roula les marches qu'elle remontait encore pour happer les jupes de Denise et la tirer en bas de toutes ses forces.

Les deux fugitives traversèrent la rue hâtivement, sautèrent dans un fiacre, et Denise, très brave, dit au cocher :

— Gare Saint-Lazare.

VI

La rue Thiers, si calme, à Saint-Germain, donne accès, par un égrènement d'habitations closes, espacées, à cette pente verdoyante du coteau au pied duquel la Seine miroite.

Presque à mi-côte se dresse le petit castel environné d'ombrages où Maurice de Reyno abrite, depuis bientôt six mois, ses solitaires ennuis.

Longtemps il avait espéré voir arriver Denise ; maintenant il n'y comptait plus. Il ne venait plus l'attendre aux trains du

soir, et plus tard encore, jusqu'au dernier convoi de la nuit, se promenant d'abord sur le chemin de la gare et puis seulement jusqu'à la grille de son parc. Aujourd'hui il s'enfonçait, au contraire, du côté opposé, tournant le dos à la ville, pour s'accouder à la muraille basse, par-dessus laquelle le panorama lointain de Paris attirait tristement ses regards.

Après avoir souffert, il s'était indigné contre elle qui n'avait pas su l'aimer, et contre lui qui s'était laissé prendre au piège de ce mariage ridicule, ayant tout donné, son nom, son cœur et demeurant aujourd'hui enchaîné et les bras vides.

L'avait-il assez adorée, cependant, cette blonde mignonne et pâle dont la maternité avait modelé savoureusement les

formes, d'abord grêles, et qui s'épanouissait maintenant comme la fleur éclate, livrant toute sa beauté, tout son parfum !

Comment n'avait-elle pas compris le bonheur absolu qu'il pouvait lui donner et celui qu'il lui demandait ! L'épreuve avait tourné contre lui ; elle l'aimait moins qu'elle n'était attachée aux siens, à sa coquille étroite.

Tout son malheur à lui venait de s'être trompé sur la valeur intellectuelle de Denise : une éternelle enfance l'opprimait. Elle recueillait l'héritage de cette inculture psychique que lui avait léguée une longue génération de pauvres braves gens, dont l'âme infime n'avait jamais contenu, même en germe, le feu sacré des beaux sentiments et des héroïques vouloirs.

Et cependant Maurice croyait qu'il aurait pu, si Denise s'était donnée aveuglément à lui, cœur et pensée, l'unir, l'amalgamer si étroitement à sa pensée et à son cœur, qu'il aurait vaincu en elle toutes les obscurités héréditaires; qu'il l'aurait recréée, transformée; qu'il lui aurait fait gravir, près de lui, l'échelle d'or des ascensions intellectuelles et morales, tant la femme est malléable, prompte à s'assimiler et facile aux rapides avatars, dès qu'elle y consent par orgueil ou par amour. Mais rien n'avait vibré à son appel dans la petite âme engourdie de Denise.

Maurice souffrait parce qu'il l'aimait encore pour sa beauté, dont le souvenir, avec celui de leurs premières adorables

tendresses, lui ramenait des heures cruellement lancinantes.

Maintenant il était décidé à se guérir, puisqu'il n'espérait plus. Afin d'oublier, il aimerait ailleurs, voilà tout. Loin, par exemple, bien loin de ce Paris où il l'avait aimée, elle!

Comme il venait d'obtenir un congé, il allait partir. Ses malles faites, et son itinéraire tracé, Maurice n'attendait plus que l'heure du train de nuit qui devait l'emporter.

Et cette dernière minute, il l'employait encore, accoudé au fond du parc, et tourné vers Paris, à chercher le point, dans les environs de Notre-Dame, qui dressait confusément ses tours jumelles au bout de sa longue-vue immobile, le

point précis où se trouvait la maison habitée par Denise, Denise qu'il ne reverrait plus!

A ce moment où, du fond de son cœur navré, il lui adressait, de si loin, le suprême adieu des séparations éternelles, Denise, tremblante, sonnait à la porte grillée du jardin. Giselle, visiblement inquiète, se serrait contre sa jupe, très sage. Elle sentait venir la vieille domestique brutale, dont le balai l'avait menacée lors de ses rares visites d'autrefois.

En effet, la femme survint, rechignée, ayant aperçut Denise, cette madame qui portait le nom du jeune monsieur, en dépit des résistances de sa noble maîtresse et d'elle-même, très méprisante pour les gens mal-nés.

— Qu'est-ce que vous voulez? dit-elle, feignant de ne pas reconnaître Denise. Madame est malade et ne reçoit point.

Cette accueil glaça la jeune femme, qui se crut congédiée. Elle balbutia :

— M. Maurice est-il là?

— Qui ça? M. de Reyno? fit la vieille avec hauteur. M. de Reyno n'est pas à la maison.

— Mais il habite bien toujours Saint-Germain?

— Certainement qu'il y habite! C'est ici chez lui et pas ailleurs — c'est-à-dire qu'il n'y est peut-être plus pour le moment, parce qu'il part pour un grand voyage, tout à l'heure; ses malles sont à la gare et peut-être lui-même est-il déjà...

— Ah ! mon Dieu ! cria Denise, mon mari serait-il parti !

— Tiens ! c'est donc vous ?... grommela cette vieille, point fachée de l'effet.

Denise s'appuyait à la grille, presque défaillante.

— Faites excuse, continua-t-elle, d'un ton de raillerie cruelle, depuis le temps, je ne vous connaissais plus.

Denise rougit et des larmes lui vinrent rapides. Si elle en avait eu la force, elle se serait enfuie. La honte d'être ainsi reçue et l'angoisse de ce départ, peut-être accompli, lui apportaient une souffrance aiguë. Elle regrettait maintenant d'être accourue, si confiante ; la désespérance l'abattait à nouveau ; et sa puérile faiblesse revenait, lui donnant des peurs

lâches, agitant tout son corps d'un tremblement nerveux. Cependant la servante se ravisa. Si le jeune maître survenait!...

— Entrez donc! dit-elle, il y a par ici un banc...

Denise pénétra par la porte entrebâillée, et Giselle se glissa sur ses pas, silencieuse.

Elle, hésitante, gagna le banc sous une retombée de feuillage et s'assit au bord, timide comme une intruse, une mendiante que l'on aurait recueillie par charité.

Tout autour d'elle flamboyaient des corbeilles d'orchidées nuancées de pourpres et de verts intenses, des plantes automnales savamment combinées, mé-

langées, groupées en massifs élégants entre les plantations de lauriers vivaces, de cactus épineux et de yukas en gerbes énormes, luisantes, dressées comme des faisceaux d'épées. Les allées finement sablées, toutes blanches, tournaient vers le perron du petit château Renaissance, clair et gai sur le fond du ciel. Les grands arbres semaient leur feuillée blonde qui parsemait l'air et voletait comme des papillons d'or avantde se poser, délicate, sur la pointe des gazons verts.

Il paraissait à Denise qu'elle n'avait jamais vu; c'est-à-dire regardé ce coin charmant d'habitation élégante, car elle éprouvait maintenant le regret de n'y avoir pas vécu, avec l'angoisse, hélas! de

n'y vivre jamais. Et ses yeux se tournèrent vers la grande allée onduleuse pratiquée au travers d'une futaie assez épaisse pour que l'entrelac des branches dépouillées jetât encore une ombre douce sur les mousses brûlées qui tapissaient ses bords.

Elle se souvint d'y avoir passé avec Maurice, peu de jours après son mariage. Il la tenait aux épaules et la menait lentement, disant des choses tendres, mystiques, dévotieuses, qui lui rappelaient les litanies embaumées de la Vierge. La forêt autour d'eux exhalait un parfum d'encens ; il lui semblait monter doucement, très haut, comme portée par des ailes et des souffles...

Elle se souvint ! C'était très pur et très

doux. C'était de l'amour avec ses frissonnements voluptueux, et c'était quelque chose de sacré, de béni par Dieu. Ils s'aimaient et c'était un devoir pour eux d'être aimants et d'être heureux. Leurs extases étaient des actes d'obéissance et de foi. Le mariage avait fait d'eux des saints en leur donnant le Paradis...

C'étaient ces choses que Maurice balbutiait à la petite vierge d'hier, à la mariée d'aujourd'hui, à l'enfant naïve, encore étonnée, et qu'il essayait d'accoutumer à son ravissement, en la laissant très chaste, très candide ; car il la voulait adorer toute sa vie dans l'entrevision de ce jour béni, où, toute frêle et blanche, longue et des fleurs dans les mains, debout sur le fond d'or du ciel, dans le cadre

sombre de la futaie, il l'avait adorée à deux genoux, le front dans l'herbe, pleurant et ébloui. Elle se souvint !

— Alors, madame veut attendre ? demanda la vieille femme, interrompant la rêverie poignante de Denise.

Celle-ci cria presque, si brusquement réveillée, puis inclina la tête sans répondre. Elle ne savait pas. Elle était là ; elle demeurait sans volonté précise.

— C'est bon, reprit la femme en grommelant ; mais du moins rappelez votre vagabond de chien qui dévaste tout.

Elle ne dévastait rien, Giselle, mais elle tournait, tournait, le nez en terre, ne boitant plus, alerte, éveillée, mystérieuse, avec un air très affairé, la queue droite et balancée.

— Appelez-la donc ! répéta la servante agacée et inquiète.

Denise, au contraire, s'était levée et, le cœur battant, elle marchait, raide comme une somnambule en suivant Giselle. La griffonne, après avoir hésité, venait de se lancer, rapide, à fond de train, devers la grande allée où Denise la perdit de vue. Alors, elle aussi voulut courir ; mais, comme dans un rêve, ses pas fléchissants ne lui obéissaient plus ; elle se traînait, haletante.

Tout à coup, un jappement lointain, une course effrénée, et Giselle reparaissait. Elle vint bondir sur Denise, hurla, et reprit sa course folle, jappant, et retournant la tête, comme si elle l'appelait, plus vite, plus vite... Elle disparut, et

revint encore, essoufflée, rauque, remuant frénétiquement sa queue blanche déployée, jusqu'à ce que Denise aperçut, à un tournant, Maurice qui se précipitait vers elle, à grandes enjambées trébuchantes, les bras tendus. Il criait comme un fou:

— Giselle !... ma femme, ma femme ! Denise !... toi !...

Il parut à Denise que la terre tournait ; elle jeta ses mains en avant, vacilla et vint s'accrocher à un arbre pour ne pas tomber. Maurice la saisit, comme elle chancelait, et la coucha dans ses bras, presque évanouie. Elle se ranima sous ses baisers et son étreinte ; le sang lui revint aux joues, elle put pleurer. Il la berçait comme une enfant, il riait, il chan-

tait, il la consolait, il ne voulait pas l'entendre qui implorait son pardon. Il ne lui demandait qu'un mot : je t'aime...

Et ce fut une chanson interminable qu'ils redirent ensemble, une reprise de leurs deux cœurs éperdus qui ne se voulaient plus quitter. Il fallut bien que Maurice aussi pleurât un peu, car les tendresses des femmes sont cruelles et elles savent les mots qui font jaillir les pleurs. Mais jamais larmes ne lui furent plus douces sous les baisers qui les tarissaient.

C'était la fin de l'orage, c'était le retour du grand soleil rouge, des ardentes et fécondes amours.

Ils se jurèrent de ne se quitter jamais. L'épreuve était faite.

La vie ne vaut rien si l'on n'est deux pour

la supporter ensemble, deux loyalement unis, n'ayant qu'un seul cœur, qu'une seule volonté. Et ils s'embrassèrent avec une solennité grave, répétant le serment volontaire qui les liait de devoir et d'amour pour toute leur vie. Il leur parut qu'un nouveau mariage, plus sérieux que celui qu'ils avaient accompli suivant des rites convenus, venait de les charger d'un lien plus puissant et plus fort.

Leur joie d'amoureux en fut comme décuplée. Leur bonheur plongeait dans l'infini ; ils éprouvaient la sérénité des certitudes en quelque éternité bienheureuse.

Ayant perdu le sentiment de la fragilité des joies de ce monde, ils devenaient fous de cette ivresse promise, jurée, d'une félicité qui n'aurait pas de fin.

Cependant ils se regardaient ravis, plus épris que jamais, avec des balbutiements doux auxquels, sous la feuillée, on aurait pu se méprendre, si l'on avait été à la saison des nids. Mais sur leurs bras enlacés, sur leurs fronts l'un à l'autre appuyés, coulait en larmes d'or la morne pluie des feuilles, et la nuit qui venait remuait autour d'eux la fraîcheur des brises accrues.

Très oubliée, mais parfaitement heureuse, Giselle à leurs pieds, non couchée, gardienne toujours, fixait sur eux ses yeux brillants, immobiles, remplis d'expressives bavardises que sa queue rythmait d'un battement ininterrompu.

— Oui, Giselle, lui répondit enfin Maurice, tu es contente, je le sais, je le vois ;

nous aussi, ma fille, et nous ne nous quitterons plus désormais...

— Ouah !... hurla bas et lentement la griffonne.

— C'est elle qui m'a ramenée, tu sais !... dit en rougissant Denise.

— Méchante ! si je te croyais !...

— C'est une brave bête !... murmura la jeune femme avec le tressaillement d'un récent souvenir.

Et elle se serra plus fort contre son mari.

— Nous lui ferons une vieillesse heureuse, dit-il. On la dorlottera comme une aïeule, et on la vénérera comme un fétiche. Car nous lui devons tout le bonheur de notre vie.

— Oh ! que cela est vrai !... soupira Denise.

— Tu l'entends, Giselle?

— Ouah !... hurla lamentablement la bête !

Denise tressaillit :

— Elle me fait peur. Elle est peut-être effrayée aussi ; il est nuit.

— C'est vrai. Je ne m'en apercevais pas. Oh ! mais, j'y songe ! Et mon voyage?

Puis il eut un rire fou :

— Une idée !... une idée, ma chérie ! Ecoute. Nous n'avons pas fait de voyage de noce ; ta respectable mère s'y est opposée. Maintenant, puisque nous nous remarions ! dis ?... veux-tu ?...

— Mais, répondit-elle, riant aussi, je n'ai rien de prêt !...

— Bah ! on trouve tout en route ! O

ma petite femme aimée, laisse-moi réaliser ce rêve : t'enlever ! Mes malles sont parties, le train chauffe... Oh ! la belle équipée !... Je t'enlève, je t'enlève...

— Et où allons-nous ?

— Qu'importe !.. mettons le cap sur le soleil et en route. Je veux t'aimer dans un pays couleur d'or, fleurant l'encens, criblé d'étoiles...

— Comme le jour, dit-elle, où tu m'as amenée ici pour la première fois !

— Oh ! tu te souviens !

Alors, il la prit d'un bras aux épaules, et lentement la ramena sur le même chemin, lui parlant bas de choses exquises, tendres et dévotieuses, et comme s'ils n'avaient pas encore quitté cette allée doucement parcourue, depuis le jour où,

pleurant, ébloui, le front dans l'herbe, il l'adora.

— Et maintenant, dit-il, quand ils furent arrivés près des marches de la balustrade ajourée du petit castel, viens vite saluer grand'mère, et partons. C'est l'heure.

— Ouah! gémit lugubrement Giselle, derrière eux, oubliée.

— Ah! mon Dieu! s'écria Denise, et Giselle, qu'allons-nous en faire? L'emmenons-nous?

— En Espagne? Tu rêves! C'est impossible.

— Pauvre bête! elle a deviné cela; l'entends-tu?... Comme elle va s'ennuyer sans nous!

— Ne t'inquiète pas : grand'mère est

très bonne ; elle la fera soigner admirablement pour l'amour de moi. Je vais la lui recommander. Allons, viens !..

Une demi-heure plus tard, comme deux enfants se tenant par la main, Maurice et Denise couraient, riant tous deux. Le train allait partir. Ils se hâtaient dévalant les marches, galopant dans les allées vers la porte qu'un valet chargé de valises retenait ouverte. Quand ils l'eurent passée ; un long cri les arrêta, attristés, graves : Giselle pleurait.

Giselle abandonnée, enfermée dans une salle aux fenêtres grillées, et collée de tout son petit corps contre ces barreaux qui la blessaient, essayait de passer. Elle appelait, lamentable, comme si on l'eût frappée. Elle criait : au secours !... Elle

envoyait à ces cruels tant aimés qui fuyaient sans elle un épouvantable adieu.

Et puis, elle rugissait, folle de colère. Cette ingratitude noire révoltait son âme dévouée de chien. Quoi? pour prix de tant d'humbles services, de tant d'amour passionné, on l'abandonnait lâchement, chez des étrangers. Qu'allait-elle devenir, sans famille, sans amitié, maintenant? Et eux, qui les garderait et les défendrait? Est-ce que l'on se sépare quand on s'aime et qu'on s'appartient?... Seule!... on la laissait seule!...

Elle se débattait, heurtant le fer, le rongeant, l'attaquant de ses griffes saignantes et ne s'interrompant que pour jeter ce hurlement sinistre des chiens qui sentent passer la mort.

— O Maurice, balbutia Denise navrée, l'entends-tu? Je n'ai pas le courage de partir... mon pauvre chien !... S'il lui arrivait un malheur ! J'ai le cœur serré, je te dis... Emportons Giselle, Maurice, je t'en supplie !...

— Mais, ma chérie, c'est tout à fait impossible, je t'assure ! Ne te tourmente pas, elle va se calmer. Elle est très raisonnable, tu sais. On en aura bien soin.

— J'ai le pressentiment que je ne la reverrai plus... Tiens, écoute... Oh ! cela me fait mal au cœur, Maurice !... Cette chienne souffre, elle appelle comme une enfant désespérée !...

— Mais tu pleures, je crois... oh ! Denise, tu m'oublies !... Comme tu est nerveuse, ce soir !... Eh bien ! je t'aime mieux

ainsi, pourtant ! Mais sauvons-nous, le train va partir.

Il l'entraîna ; et loin, bien loin encore, tout proche de la gare, ils entendirent le lugubre aboiement de l'abandonnée. Puis le train qui les emportait descendit la rampe dans un torrent de bruit et de fumée, filant dans la nuit.

Maintenant la petite ville est calme, endormie, la gare est close, les arbres de l'esplanade couchent leur ombre dépouillée sur la blancheur du sol que la lune montante balaie d'une ineffable clarté : les couples mystérieux ont cessé d'errer autour des banquettes, la forêt recueillie, silencieuse, murmure seulement au passage des souffles qui entraînent les feuilles jaunes, valsantes com-

me des gnômes au clair rayon de lune.

Autour des fossés du château, masse énorme, sombre, un seul pan éclairé de la blanche lueur d'en haut, un chien tourne, rapide, inquiet, avec des à-coups de fuites et des arrêts brusques. Puis il abandonne cette piste, remonte vers la ville, redescend, le nez au ras du sol, la tête vivement remuée, la queue flottante, qui tout à coup bat joyeusement : il a trouvé et se précipite vers la porte centrale de la gare. Mais là, ayant longtemps gratté, il s'assied, la regarde et hurle.

C'est Giselle que l'on a chassée ; la vieille servante est sournoisement montée à la chambre où on l'avait enfermée, et lui ouvrant la porte avec un « Va au

diable, chien de malheur ! » elle s'est réjouie de voir la griffonne s'élancer au dehors et disparaître dans la nuit.

Maintenant, Giselle, désespérée, poursuivait ses maîtres. La porte de la gare demeurant close, elle réfléchit et chercha une autre issue : elle tourna, se perdit dans des rues, s'égara dans des chemins sombres, s'éloignant toujours davantage, ayant perdu toute trace pour son flair désorienté. Une voie large s'offrit, elle la suivit rapide, presque fuyante.

Un effroi la chassait. Jamais elle n'était sortie le soir. Le jeu des ombres affolait son œil inexercé. Puis la nuit froide glaçait son petit corps habitué aux couvertures douillettes de la corbeille capitonnée ; elle avait faim.

Giselle pleurait d'un geignement doux d'enfant très malheureux. Que lui arrivait-il? Où était-elle? Qu'avait-elle fait pour qu'on l'eût punie d'un si cruel abandon?...

Et elle marchait, marchait, avec le fol espoir d'arriver enfin près de ceux qu'elle aimait. Mais des routes nombreuses s'entrecroisaient maintenant, des fossés s'ouvraient noirs, profonds; la forêt où elle était entrée depuis longtemps déjà s'apaississait, enchevêtrée de broussailles, d'ajoncs où elle se perdait.

Alors elle s'arrêta, leva la tête et parla à la lune penchée à travers les branches raides toutes nues. Le cou tendu, elle envoya là-haut un appel gémissant, longuement prolongé.

Et longtemps, longtemps, elle hurla au chien perdu, cri lamentable, qui de très loin s'entend et fait peur. C'est comme un long sanglot plein de désespérance, une déchirante plainte presque humaine, ou plus qu'humaine, car dans ce cri sans parole, cri douloureux de l'être muet, terrifiant reproche à la nature barbare, semblent bramer toutes les inconnues et inexprimables douleurs des innombrables choses vivantes et sacrifiées.

Peut-être dans la cervelle obscure de ce petit être souffrant passait-il de visionnaires souvenirs, des sensations olfactives qui lui rappelaient très nettes les images de ceux qu'il avait perdus. Qui peut savoir jusqu'où allait l'intensité de sa pensée, c'est-à-dire la connaissance de

son malheur ? Giselle pleurait des larmes dont sa face mouillée, tendue en l'air, ruisselait.

Enfin, lasse, épuisée, elle s'était couchée sur le flanc dans une broussaille dure où sa toison fine et soyeuse s'emmêlait. Elle haletait en reprenant le souffle, pour, de temps à autre encore, jeter son aboiement plaintif.

On entendit de très loin cette plainte étouffée qui venait des bois et qui dura autant que cette longue nuit d'automne. Mais elle cessa aux premières pâleurs de l'aube. Et les gardes qui sillonnèrent la forêt, vers le matin, n'entendirent plus rien et ne trouvèrent nulle trace du pauvre chien perdu.

ÉPILOGUE

Il y a déjà longtemps que la loi sur le divorce est votée et fonctionne — bien ou mal — mais M. et Mme de Reyno ne se sont point inscrits pour en profiter. Leur malentendu ayant eu lieu à une époque où le mariage était indissoluble, ils ont eu la bonne fortune d'en être réduits à se réconcilier. Et ce « pis-aller », qui dure encore, leur a paru si doux qu'ils plaignent sincèrement les couples exaspérés auxquels la possibilité du divorce enlève

les avantages réciproques de la réconciliation.

Dix ans ont passé sur l'incident de leur querelle; et le seul souvenir douloureux qui leur en reste est celui de la perte de Giselle.

Mais, de celle-ci, Denise ne s'est jamais consolée.

Maurice a cependant fait tout au monde pour la retrouver.

Après bien des mois de recherches, il fut mis, un jour, sur sa trace et la suivit longtemps; mais des destinées diverses avaient ballotté l'existence de la pauvre petite griffonne.

Elle avait passé par des fermes où elle avait travaillé courageusement pour gagner la niche et le pain sec. On parlait de

son intelligence à conduire un troupeau, le garder et déjà faire le triage qu'on lui commandait, le soir à la rentrée, pour séparer les agneaux d'un an d'avec les moutons, à la porte des étables !

Et puis, mystérieusement, elle disparaissait, volée ou bien enfuie, on ne savait : elle était si triste, si réservée, songeuse ! Quelqu'un prétendit l'avoir aperçue traînant une petite voiture de marchand, docile sous le fouet, et tirant sur le licou d'un air de vaillance extraordinaire.

Chaque trace la rapprochait de Paris, comme si Giselle avait résolu de se faire emmener jusque-là dans un espoir qu'on ne devinait pas. Et les choses que l'on racontait la dépeignaient si bien que

Maurice ne doutait point que ce ne fût elle. Alors, il poursuivait, s'acharnait, promettait des récompenses. La police même s'en était mêlée, comme s'il se fût agi d'une personne, et son signalement était inscrit sur les registres.

Mais les années se passèrent, et Giselle ne fut pas retrouvée. M. et Mme de Reyno habitaient à Paris, rue Cambon, un édifice appartenant à l'Etat ; Maurice était chef de bureau des archives. La maison vaste s'emplissait de la rumeur gaie de quatre enfants qui occupaient la surveillance dominatrice de Mme Morissot, veuve de son mari et de sa boutique, et et tendrement installée au foyer de son gendre, désormais parfait pour elle. On ne parlait presque plus de Giselle, sinon

pour la raconter aux enfants, ainsi que l'on rappelle une ancienne et dévouée servante dont les vertus ne doivent jamais s'oublier.

Un soir d'hiver, Denise et son mari ramenaient de leur promenade aux Tuileries leurs deux fils aînés qui trottaient devant eux, mignons dans leurs fourrures. Denise, tout à fait épanouie, blanche et grasse, déjà majestueuse, s'appuyant au bras de Maurice : un joli couple souriant, calme, promenant son tranquille bonheur.

L'un des enfants, parti en avant, revint à la course :

— Papa, donne-moi deux sous pour l'aveugle.

— Maurice tâta ses poches, ne trouva pas de monnaie et répondit :

— Je n'en ai pas ; un autre jour.

L'enfant se mit à geindre. Alors Denise tira sa bourse.

— Ne pleure pas, bébé, voici un sou.

— J'en veux deux, na !

— L'autre est pour ton frère. Appelle Henri.

Mais on marchait, et tout le monde s'arrêta devant l'humble couple prosterné à l'encoignure d'une porte cochère : l'aveugle, à genoux sur une loque, et le chien, la sébile aux dents.

L'un après l'autre, les deux petits posèrent leur monnaie de ce geste fier et inquiet des enfants faisant l'aumône. Le mendiant chantonna une pitoyable action de grâce ; le chien posa la sébile devant devant son maître et remua la queue.

Il était assis, très droit, très grave, déjà vieux.

Distraitement Denise regardait. Tout à coup elle dit à Maurice :

— Cette pauvre bête me rappelle...

— C'est vrai, interrompit Maurice, c'est une griffonne aussi, et même... Oh ! c'est bizarre, regarde, les même taches feu aux oreilles et à la patte droite.

Denise reprit :

— Et ce port de tête intelligent ! Si ma pauvre Giselle vit encore, elle doit ressembler tout à fait à celle-ci.

— Mais, dit Maurice, si c'était elle?

— Oh ; ce n'est pas possible !

— Pourquoi? Attends un peu. Mon brave, dit-il à l'aveugle, y a-t-il longtemps que vous avez ce chien? L'homme

passa brusquement son bras en travers de la bête et répondit :

— Ma chienne Diane? Oui, monsieur.

— Combien, à peu près?

— Oh! toujours bien sept ans passés....

Elle est à moi, vous savez. C'est tout ce qui me reste au monde.

— Et vous l'aimez bien, n'est-ce pas?

— Oh? monsieur, qui donc ne l'aimerait pas? C'est une bête extraordinaire : elle a des idées comme une personne; et si vous saviez tous les services qu'elle me rend!

— C'est elle, certainement, murmura Maurice, en se retournant vers Denise.

Alors la jeune femme se rapprocha et, penchée vers la bête, elle appela :

— Giselle!...

La griffonne demeura une seconde sans bouger, ayant tendu le cou, le regard levé, anxieuse, cherchant. Puis elle abaissa le nez et flaira. Un tremblement remuait son corps; elle reniflait. Pourtant avec lenteur elle se rassit, regarda son maître et reprit sa pose immobile de sphinx, le regard voilé.

— Tu ne me reconnais pas, Giselle? dit encore Denise très émue.

Brusquement la chienne aboya, comme énervée par une sensation tourmentante, incomplète...

— Tout beau, Diane, prononça l'aveugle qui commençait à grommeler tout bas.

La griffonne se serra contre lui, le rassurant de son corps rapproché; mais lentement sa queue battait, tandis qu'elle

regardait avec douceur le couple arrêté devant elle. Quelque tendre mais lointain souvenir s'agitait dans sa vieille tête de chien, ayant beaucoup souffert, ayant beaucoup vécu. Un effort de pensée se voyait dans la fixité de son regard bleuâtre. Cependant Giselle ne paraissait plus reconnaître ceux qu'elle avait tant aimés ! Maintenant son cœur était pris par une autre passion, un autre devoir.

— Ne craignez rien, mon brave homme, dit Maurice au mendiant, lui remettant une nouvelle offrande, ce chien est à vous, on ne vous le prendra pas. Seulement, je crois bien qu'il nous a appartenu autrefois ; mais il y a si longtemps !... Ayez-en bien soin, n'est-ce pas?

— J'en ai soin plus que de moi-même, monsieur. Si je le perdais, ce serait pour moi le plus grand des malheurs ; songez donc que c'est tout ce qui me reste de la famille que j'ai eue jadis. Nous étions cinq, la femme, deux petits, Diane et moi. La femme est morte, moi je suis devenu aveugle, en travaillant dans les métaux ; alors le gosse s'en est allé placer à la campagne, et ma fille... elle a fait comme les autres. Un soir qu'il n'y avait pas de pain à la maison, elle a filé... Mais mon chien ne m'a pas quitté, lui !..

Deux jours nous sommes restés sans manger, Diane n'a pas bougé d'à côté de moi qui pleurais.

Enfin, j'ai pris mon courage et je suis venu mendier... Elle a tout de suite

compris, et elle me conduit si bien que jamais je ne suis ni heurté, ni touché. Elle sait se faire faire place, allez!.. Puis elle fait les commissions, elle va acheter le pain, le tabac.... Elle demande très bien avec la sébille quand moi, je n'entends pas venir les gens, des fois, lorsqu'il neige, par exemple... Ensuite elle me réchauffe de son corps près du mien, dans les longues journées froides, sans se plaindre jamais. Et moi, ça me console de la sentir là, près de moi; je ne suis plus seul, je suis gardé, je suis aimé.... Il m'arrive de lui parler tout bas, de lui conter des choses, comme à quelqu'un. Tenez, monsieur, je crois que le bon Dieu songeait aux pauvres et aux aveugles, le jour où il a fait les chiens!

Giselle, demi-courbée sous la main du mendiant, comme sous un fardeau de misère, résignée, attentive, l'écoutait.

— Allons, lui dit-il, c'est l'heure, ma belle, nous partons.

La griffonne se dressa, se réveillant, se disposant, un peu lourde et vieille déjà, à faire courageusement son service. L'homme s'était levé sur son bâton, le poignet noué d'une corde enroulée au cou de Giselle.

— Marche ! dit-il.

Très droite alors, les membres tendus, la tête haute, les pas lents, rythmés, comptés, elle passa, tirant sur sa laisse tendue, et elle prit le milieu du trottoir. Elle marchait avec gravité, ayant parfaite conscience de sa mission ; ses yeux bien

ouverts cherchaient les obstacles. Des chiens passaient qui la flairaient, s'arrêtant ; elle ne les voyait pas ; mais, pas à pas, le cou raidi, elle marchait. Et derrière elle l'homme venait, confiant, les yeux clos.

Ce chien protégeait la vie de cet homme misérable, et quand il l'avait secouru, servi, il le consolait. Il se couchait près de lui, il lui chauffait les mains de son haleine, et dressé, les pattes à son cou, il frottait sa vieille tête laineuse au triste visage sans regard, dans une caresse muette, apitoyée, acte mystérieux d'un inexplicable amour. Où donc la source des vertus morales et des tendresses passionnées si fidèles ? Où donc l'âme rudimentaire, si parfaite déjà, de ces

êtres. obscurs, malheureux, incompris : lès chiens ?

Au moment où la griffonne s'éloignait, Denise, le cœur serré, la suivit quelques pas, et puis, révoltée, elle cria :

— Giselle !

La bête eut un frisson, mais elle ne s'arrêta pas ; seulement, sans dévier d'une ligne, ni ralentir son pas mesuré, elle détourna la tête. Elle regarda Denise et de sa queue, lentement balancée, sembla répondre :

« Oui, c'est bien moi, Giselle. Mais,
« regarde ce que je fais, vois ce malheu-
« reux que j'emmène ; que deviendrait-il
« si je l'abandonnais ? Mon devoir m'atta-
« che à lui désormais. Je te reconnais
« peut-être ! Ce nom que tu prononces re-

« mue en moi des émotions tendres,
« comme si quelque bonheur, jadis, m'é-
« tait venu par toi !....Mais c'est si loin !....
« Et moi, je suis si vieille ! J'ai tant souf-
« fert ? Je sers encore, tu vois ? Je tra-
« vaille, j'aimé, j'aimerai toujours, jus-
« qu'à la fin.... »

Elle tourna plusieurs fois sa tête expressive, avec un regret vague, attachant sur Denise son mélancolique regard ; mais elle s'en alla, tranquille et résolue, de son pas rythmé.

Denise la suivit des yeux, longtemps, puis la vit disparaître, peu à peu, toute petite, traînant derrière elle l'homme aux gestes raides dont la silhouette aussi s'effaça.

LES FÉES

LES FÉES

CONTE — FANTAISIE

Il y avait une fois... un roi et une reine.

C'etait en ces temps reculés où il y avait de vrais rois et de véritables reines, c'est-à-dire de ces élus mystérieux et presque surhumains dont l'origine quasi divine se perdait dans la nuit des siècles et qui, du fond redoutable de leurs antres royaux, gouvernaient leurs peuples sans les avoir jamais vus, et sans

que ceux-ci eussent jamais contemplé leur face auguste et sacrée.

Enfermés dans la triple enceinte des gigantesques murs de leurs palais géants dressés au faîte des collines et crevant les cieux de leurs cônes dorés comme des fers de lances, tandis que les hauts pilastres des portiques énormes semblaient soulever le rideau blanc des nues, ces rois, — eux seuls dignes de l'être, — vivaient et mouraient dans l'éternelle monotonie de leur olympe, sans le quitter jamais; — sinon le roi, masqué de fer, pour les guerres lointaines. — Et ils gardaient ainsi, avec une fierté sainte, l'antique et hiératique majesté de leurs aïeux.

Alors que des fêtes ou des tournois appelaient les princes et les peuples aux

alentours des remparts du palais, les portes entrebaillées ne laissaient issir que le menu monde des serviteurs et fonctionnaires de rang infime. Le reste s'érigeait par dessus le granit des murailles et le marbre éclatant des terrasses hautaines environnant la tour d'ivoire, ajourée comme un campanile byzantin et dressée au sommet des pilastres, laquelle enfermait, en sa niche de drap d'or et la constellation des gemmes qui l'irradiait, la frêle et tout à fait invisible majesté de la reine, encore envoilée.

Et, de l'entrevoir à peine, comme un astre au Zénith, le peuple agenouillé frémissait d'épouvante.

Ainsi devraient régner les rois.

Toutefois l'humaine vie se déroulait pour les princes très puissants du royaume d'Évir avec les joies et les affres communes à tous les mortels.

Car, ni l'airain luisant des lourdes portes closes, ni même les dieux farouches gravés et peints au flanc des propylônes n'arrêtaient l'inévitable entrée des misères de l'être. Et le souffle subtil des passions éperdues passait vainqueur pardessus les remparts.

Alors que, de la vision redoutable des hauts palais et de leurs murs géants renfermant comme une ville mystérieuse, on venait à franchir les enceintes, les fossés et les tours, si, traversant le quadrilatère des cours pavées de mosaïque étincelantes, on accédait — par miracle —

aux portiques de jaspe gardant le seuil intime du quasi tabernacle au fond duquel gîtaient les majestés royales ; si, pourvu d'une charge qui permettait d'écarter le rideau formidable et sacré derrière lequel vivaient ou sommeillaient les rois, l'œil effaré pouvait oser contempler leur face, voici ce qu'il entrevoyait.

D'abord, toute petite, comme perdue dans l'immensité des salles tendues de pourpre et d'or, une mignonne fillette pâle et longue, aux longs cheveux tombants, aux bandeaux blonds, au visage naïf des vierges gothiques, assise, raide en sa robe éclatante brodée de tournesols, frangée de topazes. Le pectoral de sa tunique royale ressemble à une cuirasse d'or. D'or est sa cathèdre surélevée par des

marches nombreuses, et aussi le dais qui la couvre. Ce trône resplendit, érigé sous l'arc d'une baie ogivale ouvrant en plein ciel doré par les feux du couchant ; et, derrière lui, s'étale la lointaine vision des horizons perdus aux confins du désert immense qui déroule sans fin l'éclatante clarté de sa poussière d'or.

Cette fillette, semblable aux vierges de missel, est reine et vient d'enfanter. Pourtant son œil est triste et sa bouche a le pli des muettes détresses. Et sous la gonelle emperlée de sa robe éclatante, bat violemment l'oiseau du paradis que Dieu mit en cette cage frêle : son cœur. Il bat, il palpite, ce doux cœur blessé. Car, là près, accoudé à sa chaise, grand et fier se tient le roi qui point ne

l'aime, la reine mignonne et belle, encore qu'elle vienne d'enfanter. Il l'épousa, en l'usage d'alors, par traité de guerre, la fiancée encore au berceau.

Lorsqu'elle lui fut menée, à peine nubile, il la trouva contre son gré, et, peu après, la délaissa. Il la livra aux duègnes et aux eunuques pour qu'elle fût bien gardée, lui permettant seulement de regarder jouer, si enfant elle-même, mais reine toutefois, les enfants, pages et damoiseaux, damoiselles aussi, qui égayaient de leurs irréfrénables ébats les solennels silences du grand palais d'Évir

Donc, assise, tout au long du jour, en sa haute cathèdre et perdue dans le raide brocart de sa robe demesurée, demeurait, pensive et triste la petite épouse délaissée; avec

des rires subits, toutefois, et qui fusaient, si jolis, lorsque, pour faire sa cour, quelque page plaisant jouait à la divertir. L'un d'eux, apitoyé, savait le mieux la distraire. Même il ne paraissait vivre que pour la passionnément servir. Elle le voyait bien. Et, qui la blâmerait? La petite reine; parfois, en y songeant, s'endormait consolée.

Le roi puissant n'était lui-même pas heureux. Oui, possédant tout, il était misérable, car il ne pouvait ravir l'amour d'une princesse hautaine qui vivait à sa cour.

Grande, fière, hardie, chevauchant sa haquenée avec des audaces d'héroïne, ayant le geste des commande-

ments et l'impérieux dédain qui sied aux reines, celle-ci paraissait au roi bien mieux faité pour siéger à ses côtés, que la frêle et timide enfant que le sort lui avait imposée.

Et voyez comme il raisonnait bien : car, ainsi que lui, pensait le jeune page qui tant aimait la reine ; et il convenait que les choses eussent été bien plus logiquement tournées, si la dame de cour eût paradé, dans la cathèdre d'or, tandis que la blonde fillette, qui, las ! régnait, s'en fût venue jouer et courir la bague avec lui, page mignon, et lui appartenant, en tout bien tout honneur, comme épousée.

La reine, elle, songeait que n'être point aimée d'un roi c'est peut-être un mal

moindre, que celui d'aimer un beau page, tout bas, et sans le pouvoir dire. Et son cœur, pauvre oiseau, tantôt s'alanguissait en des douleurs mortelles, tantôt à coups pressés battait sa cage d'or.

Donc, en ce jour où le roi s'appuyait, d'un coude nonchalant, au trône où pâlissait la reine, une fête bruissait en tout le royaume d'Évir. La foule, en flots pressés, heurtait le granit des murailles aux alentours du palais, et sa voix montait jusqu'au faîte des terrasses, ainsi qu'une large rumeur d'océan. Aux quatre points de l'horizon sonnait en alternant le cuivre des trompettes. La ville entière crépitait du claquement argentin des cymbales; tandis que, lancées à toutes volées, les

cloches affolées hurlaient par toutes leurs gueules d'airain.

Et la foule, au remous de vagues, bramait sans fin le nom des rois d'Évir.

Car un prince était né, le premier du jeune et royal couple, et par ainsi serait continuée la dynastie de cette antique race, dont l'origine se perdait dans la nuit des siècles, à l'égal de celle des dieux. Sûre au moins d'avoir encore un maître auquel il fût glorieux d'obéir, la sage nation éviréenne se livrait à la joie en acclamant son prince et bénissant les cieux. D'ailleurs, le roi avait fait doubles largesses, car un fils tout seul ne leur était point venu, mais bien accolé, comme une fleur jumelle, à l'autre corps fragile et délicat d'une fille. Et tant le petit

prince était brun de sa peau, de ses yeux, et même du duvet de sa forte tête, tant était blonde et blanche et rose comme une aurore, — dont le nom lui fut donné, — la petite princesse, non attendue et tout à coup éclose. Sa naissance avait arraché un sourire aux lèvres décolorées de la pauvre et martyrisée jeune mère; elle pensait que si le roi lui prenait son robuste fils, il lui laisserait sûrement la petite fille mièvre, comme on laisse une poupée aux mains d'un enfant. Et sa rêverie déjà la parait d'amoureuses grâces. Oh! si celle-là, du moins, pouvait être heureuse un jour!

Elle obtint du roi, — un instant pour elle attendri, — qu'afin d'assurer le bonheur futur de l'infante, on inviterait à son

baptêmes toutes les fées de la mythique religion d'Évir.

Le roi ne croyait point aux mythes dont l'antique foi gouvernait les âmes de son peuple ; mais il se prêtait gravement aux pratiques religieuses enseignées par la tradition. Et les prêtres qui gardaient le secret des paroles et les magiques formules évocatrices, étaient par lui protégés avec les marques d'une vénération profonde.

Donc, ayant accédé au désir de la reine, il fit mander les mages. Ceux-ci convoquèrent à leur tour les sorciers, jongleurs, fakirs, brahmes, spirites, médiums, évocateurs venus des profondeurs de l'Inde, de l'Egypte et de la Syrie ; et ordre fut

donné de préparer les féeriques enchantements.

La reine n'avait rien demandé pour le jeune roi; donc, celui-ci, couché sur le fond d'or d'un bouclier, reçut l'imposant baptême des armes. Les palmes entrelacées qui volèrent sur son berceau étaient des lames d'épées. Sa main frêle, après avoir touché le sceptre, fut attachée à la garde d'un glaive. Ainsi fut présenté au peuple et à l'armée le futur chef du royaume d'Évir. On le nomma Rhamsès.

Mais ce fut dans un nid de roses effeuillées qu'on présenta Aurore au baptême des mages. En une corbeille de filigrane d'argent sertie de perles fines, on entassa, comme un duvet, les plus doux pétales des fleurs; et l'on y blottit, nue comme un

oiselet qui sort de l'œuf, la petite princesse semblable à une poupée de satin avec des yeux d'émail.

Processionnellement ensuite elle fut emportée, à travers les galeries du palais, jusqu'à la salle immense, aux larges baies, ouvertes sur le fond d'or du ciel, là où la reine, en sa cathèdre assise, et raide en son manteau de brocart, couronne au front, pâlissait, entre les deux tresses blondes, longues, qui pendaient aux deux côtés de son visage archaïque de vierge de missel.

Ses yeux rêveurs, si doux dans leur orbe bleui, timidement avaient effleuré la foule chatoyante entassée sous son trône.

Un instant ils s'étaient reposés, oh !

très indifférents; sur la princesse hautaine qu'aimait le roi, et qui lui résistait ; laquelle, rieuse et fière, coquette aussi, jouissait du martyre de son royal esclave. Mais, plus doux et plus tristes, et combien tendrement voilés, ils s'étaient arrêtés; ces yeux divins, sur le front alangui du beau page qui tant l'aimait! Oh! la grande douleur qui lui passait dans l'âme, à la petite reine, immobile et figée en sa pose d'apparat, songeant qu'il lui faudrait toujours vivre ainsi, suppliciée, gardant au cœur un amour sans espoir.

Pour réconfort, elle abaissa ses cils, humides un peu, vers le berceau de roses où gisait nue la petite poupée aux yeux maintenant clos, et son cœur, envahi d'un maternel amour; s'engourdit

quelque peu en cette contemplation.

Le roi qui s'appuyait d'un coude nonchalant à la chaise royale, s'effaçait, dans un recul du buste, afin que son regard, libre, pût dévorer, sans en être distrait, la radieuse beauté de sa princesse aimée, si cruelle en son riant refus.

Et puis, les théorbes vibrèrent, et l'encens que brûlaient les mages ennuagea les voûtes constellées. Alors un grand silence se fit.

Les évocations commencèrent. Tour à tour, vers le berceau de l'enfant, évoluèrent, en des gestes rythmiques, les brahmes et les fakirs, les prêtres et les mages, les sorciers et les évocateurs.

A travers l'odorante fumée, dont le bleuissement emparadisait les faces

éclatantes des femmes parées, — alors semblables à d'immortelles houris, — s'entrevoyait l'unique et circulaire mouvement de leurs bras levés, comme s'ils essayaient d'attirer et entraîner dans l'orbe de leurs cercles magiques, et en vertu de leur puissance attractive, les fluides épars tombant des forces sidérales et ainsi ramenés, par une cohésion rapide, à quelque forme tangible.

Bientôt, en effet, dans l'opaque fumée des sillons coururent, semblables aux élancements serpentins des éclairs dans la nue. Des formes vagues surgirent, aussitôt déformées, puis renaissantes. La spirale des vapeurs qui montaient des trépieds embrasés se muait, vers la voûte, en des apparences de corps légers qui

roulaient et vaguaient, follement éperdus et comme en un débat de fuite impuissante. Un déchirement se faisait, dans une rapide clarté bleue, et il en tombait soudain — semblable à quelque oiseau blessé — une blancheur qui flottait dans un vague bruit d'ailes. Très vite ensuite se déroula, comme au virement d'un diorama gigantesque, un éclatant emmêlement de couleurs palpitant, fulgurant dans une mutation prestigieuse, et qui arrêtait l'œil en une fixité éblouie.

Alors, du centre d'une rosace énorme, dont les flammes versicolores évoluaient dans un enroulement sans fin, fleurit un groupe de formes divines, — les fées, — pétales nacrés de cette rose immense et

dont les chevelures flottantes débordaient autour d'elles dans un écroulement de lumière et d'or.

Renversées, les mains dans les mains, comme pour une ronde de bacchantes, elles tournèrent, de plus en plus lentes, et visibles, laissant même transparaître, parmi la vapeur irisée qui les envoilait, l'éclatante blancheur de leurs seins jaillissants.

Enfin, dans le silence des théorbes aux vibrations mourantes, une voix s'entendit, menue et vocalisante, comme celle d'un rossignol lointain. C'était une fée qui parlait :

— Mignonne, disait-elle, en pointant comme une flèche rose son doigt vers l'enfantelet qui dort en son lit de fleurs ; mignonne, tu seras belle ; si belle, que

nul au monde ne te pourra voir sans en mourir d'amour.

— Bon, murmura le roi, je sais donc maintenant à qui va ressembler Aurore.

Une deuxième fée, câline, s'étira, et susurra dans un soupir languide :

— Tu seras bonne, et douce, et tendre, et sensible, et si compatissante que, pour ne voir souffrir personne, tu accorderas à quiconque tous les dons qu'on te demandera.

— A la bonne heure, soupira la reine qui sentait sur ses yeux baissés passer l'implorant regard du beau page.

Une troisième encore parla, si l'on peut dire ainsi de ce qui mieux semblait une chanson des brises passant sur les roseaux. Et celle-ci promit la science.

Une autre accorda le don magique des arts. Une autre, celui de la grâce et du charme. Une autre lui octroya l'adresse, la force et l'audace qui font les héroïnes. Et chacune en passant jetait sa main ouverte, et ses doigts fuselés épandaient des rayons.

Lentement s'effeuillait la rosace multicolore dont les flammes évoluaient dans un enroulement sans fin. Peu à peu rentraient et se fondaient, dans les spirales bleues des fumées d'encens, les formes divines et nacrées, et les flamboyantes chevelures des fées pétries de lumière et d'or.

Seul un point lumineux dardait en crépitant sa langue de feu vacillante au centre fumant de la rose à demi éteinte,

lorsqu'un éclat soudain déchira sa corolle subitement embrasée et d'où s'érigea, longue, une femme plus belle, et plus blanche, et plus pure que le marbre neigeux d'une Hébé ! Celle-ci en sa main portait, comme la hampe d'un lis, une baguette fleurie de perles et d'opales, et dont la pointe aiguë étincelait taillée à facettes dans une arête de cristal.

La nouvelle fée se pencha sur le berceau d'Aurore et dit, apitoyée :

— J'arrive à temps pour ton bonheur, enfant si mal douée !

— Comment? se récria le roi.

— Qu'allez-vous faire, hélas ! gémit la douce reine.

— N'a-t-elle pas tous les dons ? murmura la foule.

Et elle énuméra : beauté, grâce, douceur, bonté, charme, talents, science, et l'héroïsme encore ! Que lui manquait-il donc ?

— Il lui manque, répondit la fée, la faculté précieuse de pouvoir jouir de tous ces biens, sans que chacun d'eux ne devienne pour elle la source des pires douleurs.

Eh quoi ! elle serait belle, savante, charmeuse comme la grâce même, c'est-à-dire qu'elle attirerait à soi les cœurs passionnés dont le prosternement joncherait partout la terre au-devant de ses petits pieds vainqueurs ; et, misère suprême ! elle serait, en même temps, si sensible et pitoyable qu'il lui faudrait pleurer, oh ! oui, pleurer, madame la

reine, tant pour les douleurs qu'elle verrait naître de ses refus, que pour les propres défaillances de son âme alanguie, molle et tendre à l'amour, comme aux baisers du vent l'est une fleur ouverte !

Et quel martyre en cette vie, pour un tel cœur si mal défendu !

Toute chose, extérieure ou personnelle, lui serait un sujet de peine. Tout le mal épars dans le monde le blesserait éternellement.

Il souffrirait pour la souffrance de êtres les plus infimes ; il se tordrait d'angoisse pour les affres humaines et se pâmerait seulement à savoir l'immolation des bêtes, prêt à mourir d'horreur aux cris de ces suppliciés...

Alors, rien autour d'elle ne la pourrait charmer. Elle passerait, lente et triste, traînant ces dons funestes, cent fois maudits, n'osant lever aux cieux son beau regard qui tue, cachant sa lèvre mortelle, enveloppant la grâce divine de son corps altérant comme la splendeur trop proche d'un foyer solaire, et hésitant même à poser son pied sur la terre où grouille une innombrable vie, redoutant, en un tendre émoi, de blesser peut-être un être invisible.

A quoi lui servirait d'avoir reçu de mes imprudentes sœurs tant d'attraits merveilleux, et par elles jetés en l'ivresse éperdue de leur valse, si je n'étais venue, moi, le principe absolu des forces morales ?

Et, ce faisant, j'ai obéi, non à la pitié, qui m'est inconnue, mais à la formule magique du plus savant d'entre vos mages. Donc me voici:

Debout, longue, touchant à peine du bout de son pied nu le cœur enflammé de la rosace fumante comme une coupe d'encens, la fée s'inclinait dans une courbe nacrée de son corps blanc et tendait, lentement, vers Aurore endormie, la pointe étincelante, taillée à facettes dans une arête de cristal, de sa baguette fleurie de perles et d'opales. Et puis, d'un geste vif, elle la toucha au cœur.

Alors, se redressant, elle se prit à monter, dans les spirales bleues de la fumée des aromates qui ennuageait la voûte. En même temps elle se dissolvait,

se fondait en une buée rose où flottait un échevèlement d'or.

A peine visible encore, elle murmura ces mots qui tombèrent :

— Aurore, tu sera heureuse, car tu seras insensible. Ton cœur, dur comme le cristal de roche, jamais ne connaîtra ni la pitié ni l'amour...

— Hé quoi ! se récria le roi, jamais elle n'aimera, ni ne sera compatissante à ceux qui mourront d'amour pour elle !

— Jamais, répondit la fée en s'évanouissant avec les dernières brumes envolées.

— Tant pis, prononça tristement le roi, qui passionnément contemplait sa belle princesse si hautaine.

— Mais, pâlissante encore, au fond

de sa cathèdre dressée sur le fond d'or du ciel, la virginale reine blonde, qui tant souffrait, murmura, sans regarder son page :

— Oh ! tant mieux !

B. 846. — Paris. — Imp. F. IMBERT, 7. rue des Capettes.

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE

ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, PARIS

LA

"NOUVELLE COLLECTION"

Format in-18, à **2** fr. **50** le volume

Avec une ou plusieurs illustrations

Envoi franco contre un *mandat-poste*
à l'ordre MM. G. CHARPENTIER, et E. FASQUELLE, éditeurs;
11, rue de Grenelle, à Paris.

OUVRAGES DÉJA PARUS

FERDINAND FABRE

L'Abbé Roitelet, avec 2 dessins de J.-P. Laurens. 1 vol.

FERNAND CALMETTES

Sœur Aînée, avec 1 dessin de l'auteur ..... 1 vol.

ANDRÉ THEURIET

Le Bracelet de Turquoise, avec 1 dessin de S. Reichan..... 1 vol.

LUCIEN BIART

Le Bizco, avec 1 dessin de Poirson..... 1 vol.

ÉDOUARD LABOULAYE

Contes choisis, avec 1 dessin de H. Laurent-Desrousseaux..... 1 vol.

Mme STANISLAS MEUNIER

Les Fiançailles de Thérèse, avec 1 dessin de Haumont..... 1 vol.

PIERRE MAËL

Un Manuscrit, avec 1 dessin de Maurice Eliot... 1 vol.

CLOVIS HUGUES

Monsieur le Gendarme,, avec un dessin de V.-A. Poirson..... 1 vol.

LOUIS DEPRET

Le Théâtre intime, avec 1 dessin de J. de Mencina. 1 vol.

G. DE PEYREBRUNE

Giselle, avec 1 dessin de H. Laurent-Desrousseaux. 1 vol.

Chaque volume est envoyé *franco* contre mandat de 2 fr. 50.

G. CHARPENTIER et E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, PARIS
Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume

Ces ouvrages sont envoyés *franco* contre mandat ou timbres-poste adressés à l'ordre de MM. G. CHARPENTIER et E. FASQUELLE, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.

CLASSIQUES FRANÇAIS

ÉDITIONS LOUANDRE

		vol.
BOILEAU-DESPRÉAUX.	ŒUvres poétiques	1
BOSSUET	Discours sur l'Histoire universelle	1
CORNEILLE (P. ET TH.)	ŒUvres	2
LA BRUYÈRE	Les caractères	1
LA FONTAINE (J.)	Fables	1
MOLIÈRE	ŒUvres complètes	3
MONTAIGNE	Essais	4
PASCAL (B.)	Pensées	1
—	Les Provinciales	1
RACINE (J.)	Théâtre complet	1
VOLTAIRE	Siècle de Louis XIV	1

PHILOSOPHIE ET RELIGION

BOSSUET	ŒUvres philosophiques	1
CONFUCIUS ET MENCIUS.	Les quatres Livres	1
DESCARTES	ŒUvres	1
FÉNELON	ŒUvres philosophiques	1
MAHOMET	Le Koran	1
MALEBRANCHE	Entretiens sur la Métaphysique	1
—	Méditations chrétiennes	1
—	De la Recherche de la Vérité	2
PIERRE VICTOR	Les Évangiles et l'Histoire	1
SAINT AUGUSTIN	Les Confessions	1
SOURY (JULES)	Jésus et les Évangiles	1
WALLON (JEAN)	Emmanuel	1
—	Jésus et les Jésuites	1
—	Un collège de Jésuites	1

CLASSIQUES GRECS

		vol.
ARITOSPHANE.....	Comédies, traduction Zévort	1
DÉMOSTHÈNE et ESCHINE.	Chefs d'œuvres; traduction Stiévenart	1
ESCHYLE.....	Théâtre, traduction Pierron.....	1
EURIPIDE.....	Théâtre, traduction Pessonneaux...	2
HÉRODOTE.....	Histoire, traduction Larcher revue par Pessonneaux.....	1
HOMÈRE.....	Iliade.....	1
—	Odyssée, traduction Pessonneaux ..	1
LES GRANDS POÈTES DE LA GRÈCE.	Extraits et notices par PESSONNEAUX.....	1
LUCIEN.....	Œuvres choisies, traduction de Belin de Ballu, revue et corrigée par Emile Pessonneaux.....	1
MARC-AURÈLE	Pensées, traduction Pierron	1
PLATON.....	Œuvres complètes, traduction Saisset et Chauve:.....	10
PLUTARQUE:.....	Vie des Hommes illustres, traduction Pierron.....	4
ROMANS GRECS....	Traduction Zévort.....	1
SOPHOCLE.....	Théâtre, traduction Pessonneaux...	1
THUCYDIDE.....	Histoire de la guerre du Péloponèse traduction Zévort.....	2
XÉNOPHON.....	Œuvres complètes, traduction Pessonneaux	2

CLASSIQUES LATINS

CÉSAR.....	Commentaires. — Guerre des Gaules, traduction Ch. Louandre.....	1
HORACE.....	Œuvres poétiques, traduction Patin	2
—	Odes, traduction Patin.....	1

		vol.
LUCRÈCE.....	De la Nature, traduction Crouslé..	1
PLINE LE JEUNE...	Lettres, traduction Pessonneaux...	1
SALLUSTE.....	Œuvres, traduction Pessonneaux...	1
SUÉTONE	Les douze Césars, trad. Pessonneaux	1
TACITE	Œuvres complètes, traduction Ch. Louandre	2
TÉRENCE.....	Comédies, traduction Talbot.....	2
VIRGILE.....	Œuvres complètes, traduction Pessonneaux.....	2

LITTÉRATURE ANGLAISE

BAROT (ODYSSE)...	Histoire de la littérature contemporaine en Angleterre.....	1
BEECHER STOWE (Mme H.).	La case de l'oncle Tom, traduction Belloc	1
BYRON (LORD).....	Don Juan	2
CHANNING.....	Œuvres sociales, trad. Laboulaye..	1
GOLDSMITH.....	Le Vicaire de Wakefield, trad. Belloc.	1
GREEN (JOHN-RICHARD).	Histoire du peuple anglais traduction, Hunt	1
		1
JENKINS (ED.).....	La Chaîne du Diable, trad. Amero..	1
LAMB (CHARLES)...	Essais choisis, recueillis, annotés par L. Dépret.....	1
LYTTON (LORD ROBERT)	Fables lyriques, trad. Odysse Barot	1
MACAULAY.....	Histoire de la Révolution anglaise en 1688, trad. Montégut.....	2
—	Histoire du règne de Guillaume III, traduction Pichot.....	4
MILTON.....	Le Paradis perdu, trad. Pongerville..	1

		vol.
Shakspeare.....	OEuvres complètes, traduction B. Laroche.....	6
Sheridan.....	Théâtre, traduction Georges Duval.	1
Sterne.....	Vie et opinions de Tristram Shandy.	
	— Voyage sentimental, etc., traduction de Wailly.....	2

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Gœthe.....	Wilhelm Meister, trad. Th. Gautier fils.....	2
—	Théâtre, trad. Stapfer et Gautier fils	2
—	Poésies, traduction Blaze.....	1
—	Faust, traduction Blaze.....	1
—	Affinités électives, trad. C. Selden.	1
—	Mémoires, trad. Carlowitz.....	2
—	Correspondance, trad. Carlowitz....	2
—	Conversations, trad. Delerot	2
—	Werther, traduction P. Leroux.....	1
Hoffmann.....	Contes fantastiques, trad. X. Marmier	1
Klopstock.....	La Messiade, trad. Carlowitz.....	1
Lessing.....	Théâtre, trad. Félix Salles.....	3
Schiller.....	Guerre de Trente Ans, traduction Félix Salles.....	1
—	Poésies, traduction X. Marmier....	1
—	Théâtre, traduction X. Marmier....	3
Wagner.....	Souvenirs, traduction C. Benoît....	1
—	Musiciens, Poètes et Philosophes..	1

LITTÉRATURE ITALIENNE

		vol.
ALFIERI	Mémoires, trad. de M. Antoine de Latour	1
BOCCACE	Décaméron, traduction Reynard	2
—	Décaméron, trad. Reynard, édition compacte	1
DANTE	La Divine Comédie, trad. Brizeux	1
FARINA (SALVATOR)	Mon fils	1
LE TASSE	Jérusalem délivrée, trad. Desplaces.	1
MACHIAVEL	Œuvres politiques, trad. Périès	1
—	Œuvres littéraires, trad. Périès	1
MANZONI	Les Fiancés, trad. Rey-Dusseuil	1
—	Théâtre et poésies, trad. A. de Latour	1
MAZZINI (JOSEPH)	Essais	1
PÉTRARQUE	Rimes, traduction F. Reynard	1
ROUX (AMÉDÉE)	Histoire de la littérature contemporaine en Italie	1
SILVIO PELLICO	Mes prisons, trad. F. Reynard	1

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

CALDERON	Théâtre, trad. Damas-Hinard	3
CERVANTES	Don Quichotte de la Manche, trad. Damas-Hinard	2
HUBBARD (GUSTAVE)	Histoire de la littérature contemporaine en Espagne	1
LOPE DE VEGA	Théâtre, traduction Damas-Hinard	2

LITTÉRATURE RUSSE

		vol.
COURRIÈRE	Histoire de la littérature contemporaine en Russie	1

LITTÉRATURE POLONAISE

MICKIEWICZ	Chefs-d'œuvre poétiques	1

LITTÉRATURE SLAVE

COURRIÈRE	Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves	1

Paris. — Typographie F. Imbert, 7, rue des Canettes